



COLLECTION « CRITIQUE »

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD

LE DIFFÉREND



LES ÉDITIONS DE MINUIT

COLLECTION « CRITIQUE »

dirigée par Jean Piel

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD

LE DIFFÉREND

« Mon livre de philosophie », dit-il.

Le contexte : « tournant langagier » des philosophies occidentales, déclin des métaphysiques universalistes, retrait du marxisme en Europe, lassitude envers la « théorie », c'est-à-dire les sciences humaines, essor des logotechnologies, domination mondiale du capital, désespérance politique.

Une certaine postmodernité, une autre figure. On essaie de penser à sa hauteur. Kant et Wittgenstein bons guides. On part du différend au sujet de l'anéantissement nommé Auschwitz.

Différend : un conflit qui ne peut pas être tranché équitablement faute d'une règle de jugement applicable aux phrases en présence. C'est le cas quand elles obéissent à des régimes de formation hétérogènes (montrer, ordonner, raisonner, etc.) et à des genres de discours incommensurables par leurs fins (savoir, être juste, séduire, convaincre, etc.). Pas de langage en général, pas de sujet pour s'en servir.

On ne peut donc pas être pacifiste en matière de phrases, et pas indifférent. Il faut enchaîner. Comment, maintenant ?

Mode réflexif, par paragraphes réunis en sections (le référent et la réalité, la présentation et le temps, la dialectique, l'obligation, la norme, l'histoire). Une fiche de lecture, plusieurs index.

MINUIT

75006 Paris

DU MEME AUTEUR

LA PHÉNOMÉNOLOGIE, P.U.F., 1954.

DISCOURS, FIGURE, Klincksieck, 1971.

DÉRIVE A PARTIR DE MARX ET FREUD, 10/18, 1973.

DES DISPOSITIFS PULSIONNELS, 10/18, 1973; Christian Bourgois, 1981.

ECONOMIE LIBIDINALE, Minuit, 1974.

LES TRANSFORMATEURS DUCHAMP, Galilée, 1977.

INSTRUCTIONS PAÏENNES, Galilée, 1977.

RUDIMENTS PAÏENS, 10/18, 1977.

RÉCITS TREMBLANTS (avec J. Monory), Galilée, 1977.

LE MUR DU PACIFIQUE, Galilée, 1979.

LA CONDITION POSTMODERNE, Minuit, 1979.

AU JUSTE (avec J.-L. Thébaud), Christian Bourgois, 1979.

LA PARTIE DE PEINTURE (avec H. Maccheroni), Maryse Candela, 1980.

LA CONSTITUTION DU TEMPS PAR LA COULEUR DANS LES ŒUVRES RÉCENTES D'ALBERT AYME, Traversière, 1980.

LA PITTURA DEL SEGRETO NELL'EPOCA POSTMODERNA, BARUCHELLO, Feltrinelli, 1982.

L'ASSASSINAT DE L'EXPÉRIENCE PAR LA PEINTURE, MONORY, Flammarion, 1984.

LA FACULTÉ DE JUGER (avec J. Derrida, V. Descombes, G. Korian, P. Lacoue-Labarthe, J.-L. Nancy), Minuit/Cerisy, 1985.

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD

LE DIFFÉREND



© 1983 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy — 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-0661-4

aAMma

Lyotard, Jean-François: »Le différend«. Minuit, 1983.

Titre.

A la différence d'un litige, un différend serait un cas de conflit entre deux parties (au moins) qui ne pourrait pas être tranché équitablement faute d'une règle de jugement applicable aux deux argumentations. Que l'une soit légitime n'impliquerait pas que l'autre ne le soit pas. Si l'on applique cependant la même règle de jugement à l'une et à l'autre pour trancher leur différend comme si celui-ci était un litige, on cause un tort à l'une d'elles (au moins, et aux deux si aucune n'admet cette règle). Un dommage résulte d'une injure faite aux règles d'un genre de discours, il est réparable selon ces règles. Un tort résulte du fait que les règles du genre de discours selon lesquelles on juge ne sont pas celles du ou des genres de discours jugé/s. La propriété d'une œuvre littéraire ou artistique peut subir un dommage (on porte atteinte aux droits moraux de l'auteur) ; mais le principe même qu'on doit traiter l'œuvre comme l'objet d'une propriété peut constituer un tort (on méconnaît que l'« auteur » est son otage). Le titre du livre suggère (par la valeur générique de l'article) qu'une règle universelle de jugement entre des genres hétérogènes fait défaut en général.

Objet.

Le seul qui soit indubitable, la phrase, parce qu'elle est immédiatement présupposée (douter qu'on phrase est en tout cas phraser, se taire fait phrase). Ou mieux : les phrases, parce que le singulier appelle le pluriel (comme le pluriel le singulier) et que le singulier et le pluriel ensemble sont déjà le pluriel.

Thèse.

Une phrase, la plus ordinaire, est constituée selon un groupe de règles (son régime). Il y a plusieurs régimes de phrases : raisonner, connaître, décrire, raconter, interroger, montrer, ordonner, etc. Deux phrases de régime hétérogène ne sont pas traduisibles l'une dans l'autre. Elles peuvent être enchaînées l'une à l'autre selon une fin fixée par un genre de discours. Par exemple, dialoguer enchaîne une ostension (montrer) ou une définition (décrire) sur une interrogation, l'enjeu étant que les deux parties tombent d'accord sur le sens d'un référent. Ces genres de discours fournissent des règles d'enchaînement de phrases hétérogènes, règles qui sont propres à atteindre des buts : savoir, enseigner, être juste, séduire, justifier, évaluer, émouvoir, contrôler... Il n'y a pas de « langage » en général, sauf comme objet d'une Idée.

Question.

Une phrase « arrive ». Comment enchaîner sur elle ? Un genre de discours fournit par sa règle un ensemble de phrases possibles, chacune relevant d'un régime de phrases. Mais un autre genre de discours fournit un ensemble d'autres phrases possibles. Il y a un différend entre ces ensembles (ou entre les genres qui les appellent) parce qu'ils sont hétérogènes. Or il faut enchaîner « maintenant », une autre phrase ne peut pas ne pas arriver, c'est la nécessité, c'est-à-dire le temps, il n'y a pas de non-phrase, un silence est une phrase, il n'y a pas de dernière phrase. En l'absence d'un régime de phrases ou d'un genre de discours jouissant d'une autorité universelle pour trancher, n'est-il pas nécessaire que l'enchaînement, quel qu'il soit, fasse un tort aux régimes ou aux genres dont les phrases possibles restent inactualisées ?

Problème.

Etant donné 1° l'impossibilité d'éviter les conflits (l'impossibilité de l'indifférence), 2° l'absence d'un genre de discours universel pour les régler ou si l'on préfère la nécessité que le juge soit partie, trouver, sinon ce qui peut légitimer le jugement (le « bon » enchaînement), du moins comment sauver l'honneur de penser.

Enjeu.

Convaincre le lecteur (y compris le premier, l'A.) que la pensée, la connaissance, l'éthique, la politique, l'histoire, l'être, selon le cas, sont en jeu dans l'enchaînement d'une phrase sur une phrase. Réfuter le préjugé ancré en lui par des siècles d'humanisme et de « sciences humaines » qu'il y a l'« homme », qu'il y a le « langage », que celui-là se sert de celui-ci à ses fins, que s'il ne réussit pas à atteindre celles-ci, c'est faute d'un bon contrôle sur le langage « au moyen » d'un « meilleur » langage. Défendre et illustrer la philosophie dans son différend avec ses deux adversaires : à l'extérieur, le genre du discours économique (l'échange, le capital), à l'intérieur d'elle-même le genre du discours académique (la maîtrise). En montrant que l'enchaînement d'une phrase sur une phrase est problématique et que ce problème est la politique, ériger la politique philosophique à l'écart de celle des « intellectuels » et des politiques. Témoigner du différend.

Contexte.

Le « tournant langagier » de la philosophie occidentale (les dernières œuvres de Heidegger, la pénétration des philosophies anglo-américaines dans la pensée européenne, le développement des technologies du langage) ; corrélativement, le déclin des discours universalistes (les doctrines métaphysiques des temps modernes : les récits du progrès, du socialisme, de l'abondance, du savoir). La lassitude à l'égard de « la théorie », et le misérable relâchement qui l'accompagne (nouveau ceci, nouveau cela, post-ceci, post-cela, etc.). L'heure de philosopher.

Prétexte.

Les deux pensées qui font signe à l'A. : le Kant de la troisième *Critique* et des textes historico-politiques (« quatrième Critique »), le Wittgenstein des *Recherches philosophiques* et des posthumes. Dans le contexte imaginé par l'A., ils sont des épilogues de la modernité et des prologues à une postmodernité honorable. Ils dressent le constat du déclin des doctrines universalistes (métaphysique leibnizienne ou russellienne). Ils interrogent les termes dans lesquels

ces doctrines croyaient pouvoir trancher les différends (réalité, sujet, communauté, finalité). Ils les interrogent de façon plus rigoureuse que ne le fait la « science rigoureuse » husserlienne qui procède par variation éidétique et évidence transcendantale, ultime ressource de la modernité cartésienne. A l'opposé, Kant dit qu'il n'y a pas d'intuition intellectuelle, et Wittgenstein que la signification d'un terme est son usage. L'examen libre des phrases aboutit à la dissociation (critique) de leurs régimes (séparation des facultés, et leur conflit chez Kant ; désintringement des jeux de langage chez Wittgenstein). Ils préparent la pensée de la dispersion (diaspora, écrit Kant) qui selon l'A. forme notre contexte. Leur héritage doit aujourd'hui être débarrassé de la dette à l'anthropomorphisme qui le grève (notion d'« usage » chez tous les deux, anthropologisme transcendantal chez Kant, empirique chez Wittgenstein).

Mode.

Le mode du livre est philosophique, réflexif. L'A. y a pour seule règle d'examiner des cas de différends et de rechercher les règles des genres de discours hétérogènes qui occasionnent ces cas. A la différence d'un théoricien, il ne présume pas les règles de son discours, mais seulement que celui-ci doit lui aussi obéir à des règles. Le mode du livre est philosophique, et non théorique (ou autre), dans la mesure où il a la découverte de ses règles pour enjeu, et non leur connaissance pour principe. Il s'interdit par là même de trancher à partir de ses propres règles les différends qu'il examine (contrairement au genre spéculatif, par exemple, ou analytique). Le mode est celui d'un métalangage au sens du linguiste (il a pour objet des phrases), mais non au sens du logicien (il ne constitue pas la grammaire d'une langue-objet).

Genre.

Au sens de la poétique, le genre est celui des Observations, Remarques, Pensées, Notes, relatives à un objet, c'est-à-dire une forme discontinue de l'Essai. Un cahier de croquis ? Les réflexions sont disposées en une série de numéros et groupées en sections. La série est interrom-

pue selon l'opportunité par des Notices, qui sont des notes de lecture de textes philosophiques. Mais l'ensemble est à lire à la suite.

Style.

Le naïf idéal de l'A. est d'atteindre le degré zéro du style et que le lecteur ait pour ainsi dire en main la pensée. Il s'ensuit parfois un ton de sagesse, sentencieux, qu'il convient de négliger. Le tempo du livre n'est pas celui de « notre temps ». Un peu désuet ? L'A. s'explique à la fin sur le temps de « notre temps ».

Lecteur.

Philosophique, c'est-à-dire n'importe qui à condition qu'il accepte de ne pas venir à bout du « langage » et de ne pas « gagner du temps ». Toutefois, la présente fiche de lecture permettra au lecteur de « parler du livre », si la fantaisie lui en prend, sans l'avoir lu. (Pour les Notices, un lecteur un peu plus professionnel.)

Auteur.

A annoncé les présentes réflexions dans la Prière de désinsérer de *Rudiments païens* (1977) et dans l'Introduction à *La condition postmoderne* (1979). S'il ne craignait d'être fastidieux, il confesserait avoir commencé ce travail aussitôt après la publication d'*Economie libidinale* (1974). Et même... Ces réflexions n'ont pu à la fin voir le jour que grâce à un accord conclu entre l'université de Paris VIII (Vincennes à Saint-Denis) et le C.N.R.S., et à l'obligance de Maurice Caveing et de Simone Debout-Oleszkiewicz, chercheurs au C.N.R.S. Ce dont l'A., sinon le lecteur, les remercie.

Adresse.

Donc, il n'y aura plus de livres, le siècle prochain. C'est trop long de lire, quand le succès est de gagner du temps. On appellera livre un objet imprimé dont les médias, un film, un entretien journalistique, une émission télévisée, une cassette, auront diffusé d'abord le « message » (la teneur en information) avec le nom et le titre,

et avec la vente duquel l'éditeur (qui aura aussi produit le film, l'entretien, l'émission, etc.) obtiendra un supplément de bénéfice, parce que l'opinion sera qu'il faut l'« avoir » (donc l'acheter) sous peine de passer pour un imbécile, sous peine de rupture du lien social, ciel ! Le livre sera distribué en prime, il donnera un supplément de bénéfice financier pour l'éditeur, symbolique pour le lecteur. Ce livre-ci appartient avec d'autres à une fin de série. Malgré tous ses efforts pour rendre la pensée communicable, l'A. sait qu'il a échoué, que c'est trop volumineux, trop long, trop difficile. Les promoteurs se sont dérobés. A vrai dire, sa timidité l'a empêché de les « contacter ». Bien heureux qu'un éditeur, lui aussi (et par là même) condamné, ait accepté de publier ce tas de phrases.

Les philosophes n'ont jamais eu de destinataires institués, ce n'est pas nouveau. La destination de la réflexion est aussi un objet de réflexion. La fin de série dure depuis longtemps, et la solitude. Il y a pourtant du nouveau. C'est le rapport au temps, on est tenté d'écrire : l'« usage du temps », qui règne dans l'« espace public » aujourd'hui. On ne repousse pas la réflexion parce qu'elle est dangereuse ou dérangeante, mais simplement parce qu'elle fait perdre du temps, et ne « sert à rien », ne sert pas à en gagner. Or le succès est d'en gagner. Un livre par exemple est un succès si le premier tirage est épuisé vite. Cette finalité est celle du genre économique. La philosophie a pu publier ses réflexions sous le couvert de beaucoup de genres (artistique, politique, théologique, scientifique, anthropologique), au prix certes de méprises et de torts graves, mais enfin... — tandis que le calcul économique lui paraît fatal. Le différend ne porte pas sur le contenu de la réflexion. Il touche à sa présupposition ultime. La réflexion exige qu'on prenne garde à l'occurrence, qu'on ne sache pas déjà ce qui arrive. Elle laisse ouverte la question : *Arrive-t-il ?* Elle essaie de maintenir (mot pénible) le maintenant. Dans le genre économique, la règle est que ce qui arrive ne peut arriver que s'il est déjà acquitté, donc arrivé. L'échange présuppose que la cession est annulée d'avance par une contre-cession, le tirage du livre annulé par sa vente. Et plus vite c'est fait, mieux c'est.

FICHE DE LECTURE

En écrivant ce livre, l'A. a eu le sentiment de n'avoir pour destinataire que le *Arrive-t-il ?* C'est à lui que les phrases qui arrivent en appellent. Et, bien entendu, il ne saura jamais si les phrases sont arrivées à destination. Et il ne doit pas le savoir, par hypothèse. Il sait seulement que cette ignorance est l'ultime résistance que l'événement peut opposer à l'usage comptable du temps.

1. On vous apprend que des êtres humains doués de langage ont été placés dans une situation telle qu'aucun d'eux ne peut vous rapporter maintenant ce qu'elle fut. La plupart ont disparu alors, les survivants en parlent rarement. Quand ils en parlent, leur témoignage ne porte que sur une infime partie de cette situation. — Comment savoir que cette situation elle-même a existé ? N'est-elle pas le fruit de l'imagination de votre informateur ? Ou bien la situation n'a pas existé en tant que telle. Ou bien elle a existé, et alors le témoignage de votre informateur est faux, car ou bien il devrait avoir disparu, ou bien il devrait se taire, ou bien, s'il parle, il ne peut témoigner que de l'expérience singulière qu'il a eue, et il reste à établir que celle-ci était une composante de la situation en question.

2. « J'ai analysé des milliers de documents. J'ai inlassablement poursuivi de mes questions spécialistes et historiens. J'ai cherché, mais en vain, un seul ancien déporté capable de me prouver qu'il avait réellement vu, de ses propres yeux, une chambre à gaz » (Faurisson, *in* Vidal-Naquet, 1981 : 227). Avoir « réellement vu de ses propres yeux » une chambre à gaz serait la condition qui donne l'autorité de dire qu'elle existe et de persuader l'incrédule. Encore faut-il prouver qu'elle tuait au moment où on l'a vue. La seule preuve recevable qu'elle tuait est qu'on en est mort. Mais, si l'on est mort, on ne peut témoigner que c'est du fait de la chambre à gaz. — Le plaignant se plaint qu'on l'a trompé sur l'existence des chambres à gaz, c'est-à-dire sur la situation dite Solution finale. Son argument est : pour identifier qu'un local est une chambre à gaz, je n'ac-

cepte comme témoin qu'une victime de cette chambre à gaz ; or il ne doit y avoir, selon mon adversaire, de victime que morte, sinon cette chambre à gaz ne serait pas ce qu'il prétend ; il n'y a donc pas de chambre à gaz.

3. Pouvez-vous me donner, dit l'éditeur défendant sa profession, le titre d'un ouvrage d'importance majeure qui aurait été refusé par tous les éditeurs et serait donc resté ignoré ? Le plus probable est que vous ne connaissez aucun chef-d'œuvre de cette sorte puisque, s'il existe, il est resté ignoré. Et si vous croyez en connaître un, comme il n'a pas été rendu public, vous ne pouvez pas dire qu'il est d'importance majeure, sauf à vos yeux. Vous n'en connaissez donc aucun, et l'éditeur a raison. — L'argument est de la même forme qu'aux numéros précédents. La réalité n'est pas ce qui est « donné » à tel ou tel « sujet », elle est un état du référent (ce dont on parle) qui résulte de l'effectuation de procédures d'établissement définies par un protocole unanimement agréé, et de la possibilité offerte à quiconque de recommencer cette effectuation autant qu'il veut. L'édition serait l'un de ces protocoles, la science historique un autre.

4. Ou bien le témoin ivanien n'est pas communiste, ou bien il l'est. S'il l'est, il n'a pas besoin de témoigner que la société ivanienne est communiste, puisqu'il admet que les autorités communistes sont seules compétentes pour effectuer les procédures d'établissement de la réalité du caractère communiste de cette société. Il s'en remet donc à elles comme le profane s'en remet au biologiste ou à l'astronome pour affirmer l'existence d'un virus ou d'une nébuleuse. S'il cesse de donner son agrément à ces autorités, il cesse d'être communiste. On revient alors au premier cas : il n'est pas communiste. Cela signifie qu'il ignore ou veut ignorer les procédures d'établissement de la réalité du caractère communiste de la société ivanienne. Il n'y a dans ce cas pas plus de crédit à accorder à son témoignage qu'à celui d'un être humain qui déclare avoir communiqué avec des martiens. En conséquence, « il n'y a rien d'étonnant que l'Etat ivanien considère l'activité de l'opposition comme un crime de droit commun au même

titre que le vol, le gangstérisme, la spéculation, etc. (...). C'est une société apolitique » (Zinoviev, 1977 : 461). Plus précisément, c'est l'État savant (Châtelet, 1982), il ne connaît de réalité qu'établie, et il détient le monopole des procédures d'établissement de la réalité.

5. Pourtant, la différence entre le communisme d'une part et de l'autre le virus ou la nébuleuse est qu'on a les moyens d'observer ceux-ci, ils sont des objets de connaissance, tandis que celui-là est l'objet d'une idée de la raison historico-politique et cet objet n'est pas observable (Notice Kant 4, § 1). Il n'y a pas de procédures définies par un protocole unanimement agréé et renouvelables à volonté pour établir la réalité de l'objet d'une idée en général. Par exemple, il n'existe pas, même en physique de l'univers, de tel protocole pour établir la réalité de l'univers parce que l'univers est l'objet d'une idée. En règle générale, un objet qui est pensé sous la catégorie du tout (ou de l'absolu) n'est pas un objet de connaissance (dont on peut soumettre la réalité au protocole, etc.). On appellerait totalitarisme le principe qui affirme l'inverse. L'exigence d'avoir à établir la réalité du référent d'une phrase selon le protocole de la connaissance, si elle est étendue à n'importe quelle phrase, en particulier à celles qui se réfèrent à un tout, cette exigence est alors totalitaire dans son principe. C'est pourquoi il est important de distinguer des régimes de phrases : cela revient à borner la compétence de tel tribunal à telle sorte de phrases.

6. La conclusion du plaignant (n° 2) devrait être : et comme il n'y a de témoin que victime, de victime que morte, aucun local ne peut être identifié comme chambre à gaz. Il ne devrait pas dire qu'il n'y en a pas, mais que l'adversaire ne peut pas prouver qu'il y en a, et cela doit suffire à embarrasser le tribunal. A l'adversaire (la victime) d'administrer la preuve du tort qu'il a subi !

7. Un tort serait ceci : un dommage accompagné de la perte des moyens de faire la preuve du dommage. C'est le cas si la victime est privée de la vie, ou de toutes les libertés, ou de la liberté de rendre publiques ses idées

ou ses opinions, ou simplement du droit de témoigner de ce dommage, ou encore plus simplement si la phrase du témoignage est elle-même privée d'autorité (n^{os} 24-27). Dans tous ces cas, à la privation qu'est le dommage s'ajoute l'impossibilité de le porter à la connaissance d'autrui, et notamment d'un tribunal. Si la victime cherche à passer outre à cette impossibilité et à témoigner quand même du tort qu'elle subit, elle se heurte à l'argumentation suivante : ou bien le dommage dont vous vous plaignez n'a pas eu lieu, et votre témoignage est faux ; ou bien il a eu lieu et, puisque vous pouvez en témoigner, ce n'est pas un tort que vous avez subi, mais seulement un dommage, et votre témoignage est encore faux.

8. Ou vous êtes victime d'un tort, ou vous ne l'êtes pas. Si vous ne l'êtes pas, vous vous trompez (ou vous mentez) en témoignant que vous l'êtes. Si vous l'êtes, puisque vous pouvez témoigner de ce tort, celui-ci n'est pas un tort, et vous vous trompez (ou vous mentez) en témoignant que vous êtes victime d'un tort. Soit : *p* : vous êtes victime d'un tort ; *non-p* : vous ne l'êtes pas ; *Vp* : la phrase *p* est vraie ; *Fp* : elle est fausse. L'argument est : ou *p* ou *non-p* ; si *non-p*, alors *Fp* ; si *p*, alors *non-p*, alors *Fp*. Les Anciens nomment cet argument un dilemme. Il contient la cheville du *double-bind* étudié par l'école de Palo Alto, il est un ressort de la logique dialectique hégélienne (Notice Hegel, § 2). Cette cheville consiste dans l'application de deux opérateurs logiques, l'exclusion : *ou...*, *ou*, et l'implication : *si...*, *alors*, à deux propositions contradictoires *p* et *non-p*. Soit à la fois : [(*ou p ou non-p*) et (*si p, alors non-p*)]. Comme si vous disiez à la fois : *ou c'est blanc, ou ce n'est pas blanc* ; et : *si c'est blanc, ce n'est pas blanc*.

PROTAGORAS

1. « On dit qu'un jour Protagoras réclamait ses honoraires (*misthos*) à un élève Evathle, et comme celui-ci protestait qu'il n'avait pas remporté la moindre victoire (*oudèpô nikèn nénikèkà*), Protagoras répliqua : si c'est moi qui dois gagner (*égô mén an nikèsô*), il faudra me payer, parce que ce sera moi le gagnant (*oti égô énikèsa*) ; et si c'est toi, parce que ce sera toi » (Diels et Kranz : 80 A1, A4 ; Capizzi : 158).

La fable a une valeur didactique comme la fréquence de ses occurrences sous des habillages divers le prouve (Capizzi : Apulée, Aulu-Gelle, Ammonius, Diogène Laërte, Lucien). Elle contient plusieurs paradoxes (Mackie, Burnyeat).

Le maître et l'élève ont conclu un contrat : le premier ne sera payé que si le second a pu, grâce à l'enseignement qu'il aura reçu, faire triompher au moins une fois l'une des causes qu'il aura plaidées devant les tribunaux pendant la période de cet enseignement. L'alternative est simple et le jugement aisé : Evathle a gagné une fois au moins, il paie ; sinon, il est quitte. Et, puisqu'il n'a pas gagné, il n'a rien à payer. La réplique de Protagoras, dans sa brièveté brachilogique, transforme l'alternative en dilemme. Si Evathle a gagné au moins une fois, il doit payer. S'il n'a jamais gagné, il a quand même gagné au moins une fois, et il doit payer.

Comment affirmer qu'Evathle a gagné alors qu'il a toujours perdu ? Il suffit d'inclure le présent litige entre Protagoras et lui dans la série des litiges à prendre en considération pour décider s'il a toujours perdu. Dans tous les litiges antérieurs, il a perdu. Donc, contre Protagoras qui soutient qu'il a gagné une fois, il triomphe en constatant qu'il n'a jamais gagné. Mais, s'il l'emporte ainsi dans un litige contre Protagoras, il a donc bien gagné au moins une fois.

2. Le paradoxe repose sur la faculté d'une phrase de se prendre elle-même pour référent. Je n'ai pas gagné, je le dis, et je gagne en le disant. Protagoras confond le *modus* (le préfixe déclaratif : Evathle dit que) avec le *dictum*, l'universelle négative qui dénote une réalité (Evathle n'a pas gagné une fois). C'est pour interdire cette sorte de confusion que Russell introduit la théorie des types : une proposition (ici, le verdict du litige entre le maître et l'élève) qui se réfère à une totalité de propositions (ici, l'ensemble des verdicts antérieurs) ne peut pas être une partie de cette totalité. Ou alors elle cesse d'être pertinente par rapport à la négation (c'est-à-dire au principe de non-contradiction), elle n'est pas décidable quant à sa valeur de vérité.

La phrase dont le référent est *toutes les phrases* ne doit pas faire partie de son référent. Sinon, elle est « mal formée », et rejetée par le logicien. (C'est le cas du paradoxe du menteur sous la forme : *Je mens.*) Le logicien n'a que mépris pour le sophiste qui ignore le principe ; mais le sophiste ne l'ignore pas, il le fait découvrir (et en riant, tandis que le pouvoir ivanien fait pleurer) (n° 4).

L'axiome russellien des types est une règle de formation

des phrases logiques (propositions). Il circonscrit un genre de discours, la logique, par sa finalité : trancher de la vérité d'une phrase. L'argument de Protagoras n'est pas recevable en logique parce qu'il interdit de trancher. L'est-il dans un autre genre ?

3. La totalité sur laquelle il porte est sérielle : il y a n litiges, le litige « actuel » entre le maître et l'élève s'ajoute aux précédents : $n + 1$. Quand Protagoras le prend en compte, il fait : $n = n + 1$. Il est vrai que cette synthèse exige un « acte » de plus : $(n + 1) + 1$. Cet « acte » correspond au jugement de Protagoras. C'est pourquoi celui-ci phrase sa décision à l'aoriste (*enikèsa*), temps de l'indéterminé : *Si tu gagnes, c'est alors moi le gagnant*. Que la totalité soit sérielle introduit la considération du temps, qui est exclu du genre logique. Il y a bien sûr des logiques du temps qui du moins permettent de mettre en évidence cet aspect du litige.

Sous cet aspect, l'affirmation d'Evathle ne serait pas : *Nulle de mes plaidoiries n'est gagnante* (universelle négative, désignons-la par *non-p*) ; mais : *Nulle de mes plaidoiries ne fut gagnante*. Exprimée dans une logique du temps (Gardies), cette dernière phrase s'écrirait : *Pour tout temps antérieur à maintenant, il est vrai en ce temps que non-p*. Le repérage du vrai se fait sur « maintenant ». Il n'est donc pas interdit à Protagoras de dire : *Il existe au moins un temps et ce temps est maintenant ou plus tard, et il est vrai en ce temps que p*.

Maintenant est bien le même opérateur logique temporel, encore qu'il ne soit pas dans la phrase de Protagoras à la même place dans la série que le maintenant d'Evathle. Si on les situe à partir d'une origine arbitraire t_0 , ce dernier se nomme t_1 et le maintenant de Protagoras t_2 . Mais l'origine arbitraire t_0 est précisément ce qu'on appelle maintenant.

A cet égard, Protagoras n'a donc fait qu'user de la faculté que lui donne le déictique temporel « maintenant » d'être et l'origine des séries temporelles (avant et après) et un élément de ces séries (Schneider 1980). Aristote rencontre et élabore le même problème dans l'analyse de la dyade avant/après dans sa relation avec le maintenant (Notice Aristote). La phrase paradoxale ici ne peut pas être éliminée pour malformation. Le genre de discours qui doit l'accepter n'est pas la logique, mais la « physique », dont le référent n'est pas la phrase, mais tout objet en mouvement (y compris les phrases). La relativité généralisée lui accordera droit de cité en physique de l'univers.

4. Les phrases forment un univers physique si elles sont prises comme des objets en mouvement qui forment une série

infinie. La phrase qui se réfère à cet univers fait alors par hypothèse partie de cet univers : elle va en faire partie à l'instant suivant. Si l'on appelle histoire la série des phrases considérées ainsi, physiquement, la phrase de l'historien « va faire partie » de l'univers auquel elle se réfère. Les difficultés soulevées par l'historicisme et le dogmatisme proviennent de cette situation. Le premier déclare que sa phrase fait partie de son référent, l'histoire ; le second que la sienne n'en fait pas partie.

Dans la solution des antinomies de la raison pure (KRV), Kant écrit que la question de la série résume en elle tous les conflits que soulèvent les Idées cosmologiques. La « dernière » phrase fait la synthèse des précédentes. Est-elle ou non une partie de leur ensemble ? Le dogmatisme répond non, l'empirisme oui. Le criticisme remarque que la série n'est jamais donnée (*gegeben*), mais seulement proposée (*aufgegeben*), parce que sa synthèse est toujours différée. La phrase qui synthétise la série (le jugement actuellement porté sur l'ensemble des plaidoiries d'Evathle) ne fait pas partie de la série quand elle « a lieu » (comme occurrence), mais elle est inévitablement destinée à faire partie de la série que synthétise la phrase suivante. La série que forme le monde, notamment le monde de l'histoire humaine, n'est ni finie ni infinie (on peut argumenter indifféremment ceci et cela), mais la synthèse de la série, quant à elle, est « indéfinie » (KRV : 381-389).

5. L'argument de Protagoras est un *antistrephon*. Il est réversible. Dans la version d'Aulu-Gelle, la dispute du maître et de l'élève a lieu devant un tribunal. On pourrait la retranscrire ainsi : Protagoras : Si tu gagnes (contre moi), tu auras gagné ; si tu perds (contre moi), alors que tu dis que tu perds toujours (contre les autres), tu auras donc gagné encore. Perplexité des juges. Evathle : Si je perds (contre toi), j'aurai perdu ; si je gagne (contre toi), alors que je dis que je perds toujours, j'aurai donc perdu encore. Les juges décident de remettre leur arrêt à plus tard. L'histoire du monde ne peut pas porter de jugement dernier. Elle est faite de jugements jugés.

9. Il est d'une victime de ne pas pouvoir prouver qu'elle a subi un tort. Un plaignant est quelqu'un qui a subi un dommage et qui dispose des moyens de le prouver. Il devient une victime s'il perd ces moyens. Il les perd si par exemple l'auteur du dommage se trouve être direc-

tement ou indirectement son juge. Celui-ci a l'autorité de rejeter son témoignage comme faux ou la capacité d'empêcher sa publication. Mais ce n'est qu'un cas particulier. En général, le plaignant devient une victime quand aucune présentation du tort qu'il dit avoir subi n'est possible. Réciproquement, le « délit parfait » ne consisterait pas à tuer la victime ou les témoins (c'est ajouter de nouveaux délits au premier et aggraver la difficulté de tout effacer), mais à obtenir le silence des témoins, la surdité des juges et l'inconsistance (l'insanité) du témoignage. Vous neutralisez le destinataire, le destinataire, le sens du témoignage ; tout est alors comme s'il n'y avait pas de référent (de dommage). S'il n'y a personne pour en administrer la preuve, personne pour l'admettre, et/ou si l'argumentation qui la soutient est jugée absurde, le plaignant est débouté, le tort dont il se plaint ne peut pas être attesté. Il devient une victime. S'il persiste à invoquer ce tort comme s'il existait, les autres (destinateur, destinataire, expert commentant le témoignage) le feront aisément passer pour fou. La paranoïa ne confond-elle pas le : *Comme si c'était le cas avec le : C'est le cas ?*

10. Mais les autres ne font-ils pas de leur côté comme si ce n'était pas le cas, alors que c'est peut-être le cas ? Pourquoi y aurait-il moins de paranoïa à nier l'existence des chambres à gaz qu'à l'affirmer ? Parce que, écrit Leibniz, « le rien est plus simple et plus facile que quelque chose » (Leibniz, 1714 : § 7). Celui qui dit qu'il y a quelque chose est le plaignant, il doit en apporter la démonstration, au moyen de phrases bien formées et de procédures d'établissement de l'existence de leur référent. La réalité est toujours à la charge du plaignant. Au défenseur, il suffit de réfuter l'argumentation et de récuser la preuve par un contre-exemple. C'est l'avantage de la défense, reconnu par Aristote (*Rhét.* 1402 b 24-25) et par les stratèges. De même, on ne peut pas dire qu'une hypothèse est vérifiée, mais seulement qu'elle n'est pas falsifiée jusqu'à nouvel ordre. La défense est nihiliste, l'accusation plaide l'étant. C'est pourquoi il revient aux victimes des camps d'extermination de faire la preuve de celle-ci. Tel est notre mode de penser que la réalité n'est pas une donnée, mais l'occa-

sion de requérir que les procédures d'établissement soient effectuées à son sujet.

11. On supprime la peine de mort par nihilisme, par une considération cognitive du référent, par un préjugé en faveur de la défense. Les chances que ce ne soit pas le cas sont plus grandes que les chances que ce le soit. Cette estimation statistique appartient à la famille des phrases cognitives. La présomption d'innocence du prévenu, qui fait obligation à l'accusation d'administrer la preuve du délit, est la version « humaniste » de la même règle du jeu de la connaissance. — Si les règles du jeu sont inversées, si tout inculpé est présumé coupable, la défense a pour tâche d'établir l'innocence, tandis que l'accusation n'a qu'à réfuter l'argumentation et à récuser les preuves avancées par la défense. Or il est peut-être impossible d'établir que le référent d'une phrase n'a pas telle propriété si l'on n'a pas le droit de recourir à la réfutation de la phrase selon laquelle il l'a. Comment prouverai-je que je ne suis pas un trafiquant de drogue sans demander à l'accusateur d'en faire la preuve et sans réfuter celle-ci ? Comment établir que la force de travail n'est pas une marchandise sans réfuter l'hypothèse qu'elle l'est ? Comment établir ce qui n'est pas sans critiquer ce qui est ? On ne peut pas établir l'indéterminé. Il est nécessaire que la négation soit la négation d'une détermination. — Cette inversion des tâches attendues de part et d'autre peut suffire à transformer le prévenu en victime, s'il n'a pas le droit de critiquer l'accusation, comme on le voit dans les procès politiques. Kafka nous en avertit. Il est impossible d'établir son innocence, en soi. Elle est un néant.

12. Le plaignant porte sa plainte devant le tribunal, le prévenu argumente de façon à montrer l'inanité de l'accusation. Il y a litige. J'aimerais appeler *différend* le cas où le plaignant est dépouillé des moyens d'argumenter et devient de ce fait une victime. Si le destinataire, le destinataire et le sens du témoignage sont neutralisés, tout est comme s'il n'y avait pas de dommage (n° 9). Un cas de différend entre deux parties a lieu quand le « règlement » du conflit qui les oppose se fait dans l'idiome de l'une

d'elles alors que le tort dont l'autre souffre ne se signifie pas dans cet idiome. Par exemple, les contrats et les accords entre partenaires économiques n'empêchent pas, au contraire ils supposent, que le travailleur ou son représentant a dû et devra parler de son travail comme si celui-ci était une cession temporaire d'une marchandise dont il serait propriétaire. Cette « abstraction », comme dit Marx (mais le terme est mauvais, quel concret allègue-t-il ?), est exigée par l'idiome dans lequel se règle le litige (le droit économique et social « bourgeois »). A défaut d'y recourir, le travailleur n'existerait pas dans le champ auquel se réfère cet idiome, il serait un esclave. En l'employant, il devient un plaignant. Cesse-t-il pour autant d'être aussi une victime ?

13. Il reste une victime en même temps qu'il devient un plaignant. A-t-il les moyens d'établir qu'il est une victime ? Non. Comment savez-vous donc qu'il en est une ? Quel tribunal peut en juger ? En effet, le différend n'est pas matière à litige, le droit économique et social peut régler le litige entre les partenaires économiques et sociaux, mais non le différend entre la force de travail et le capital. Par quelle phrase bien formée et au moyen de quelle procédure d'établissement l'ouvrier peut-il faire valoir auprès du magistrat prud'homal que ce qu'il cède contre salaire à son patron à raison de tant d'heures par semaine *n'est pas* une marchandise ? Il est présumé être propriétaire de quelque chose. Il est dans le cas d'un prévenu ayant à charge d'établir un non-étant ou du moins un non-attribut. Il est facile de le réfuter. Tout se passe comme si ce qu'il est ne pouvait s'exprimer que dans un idiome autre que celui du droit économique et social. Dans ce dernier, il ne peut exprimer que ce qu'il a, et, s'il n'a rien, ce qu'il n'a pas ou ne s'exprimera pas ou s'exprimera de façon attestable, comme s'il l'avait. Si le travailleur évoque son essence (la force de travail), il ne peut pas être entendu par ce tribunal, qui n'est pas compétent. Le différend se signale par cette impossibilité de prouver. Celui qui porte plainte est écouté, mais celui qui est victime, et qui est peut-être le même, est réduit au silence.

14. « Les survivants parlent rarement » (n° 1). Il y a pourtant toute une littérature de témoignages... ? — Mais ce n'est pas cela. Ne pas parler fait partie de la capacité de parler, puisque la capacité est une possibilité, et que celle-ci implique une chose et son contraire. *Possible que p* et *possible que non-p* sont également vrais. C'est la définition même du possible d'impliquer les contraires en même temps. Que le contraire de parler soit possible n'entraîne pas la nécessité de se taire. Pouvoir ne pas parler n'est pas identique à ne pas pouvoir parler. Ceci est une privation, cela une négation (Aristote, *De Int* 21 b 12-17 ; *Met* IV 1022 b 22 sq.). Si les survivants ne parlent pas, est-ce parce qu'ils ne le peuvent pas ou parce qu'ils usent de la possibilité de ne pas parler que leur donne la capacité de parler ? Se taisent-ils par nécessité, ou librement, comme on dit ? Ou la question est-elle mal posée ?

15. Il serait absurde de supposer que les humains « doués de langage » ne puissent pas parler au sens strict, comme c'est le cas des pierres. Nécessité signifierait ici : ils ne parlent pas parce qu'ils sont menacés du pire au cas où ils parleraient, quand en général une atteinte directe ou indirecte est faite à leur capacité de parler. Supposons qu'ils se taisent sous la menace. Il faut présupposer une capacité du contraire pour que la menace ait un effet, puisque cette menace porte sur l'hypothèse du cas contraire, celle où les survivants parleraient. Mais comment peut agir une menace alors qu'elle s'exerce sur quelque chose (ici, l'éventualité que les survivants parlent) qui n'existe pas actuellement ? Qu'est-ce qui est menacé ? On dit que c'est la vie, ou le bonheur, etc., de celui qui parlerait. Mais celui qui parlerait (irréel, conditionnel) n'a pas de vie, de bonheur, etc., qui puisse être menacé, puisqu'il est lui-même irréel ou conditionnel tant qu'il n'a pas parlé, — si tant est que je ne suis jamais que le destinataire d'une phrase actuelle.

16. Ce qui est sujet à menace n'est pas un individu identifiable, mais la capacité de parler et de se taire. On menace de détruire cette capacité. Il y a deux moyens d'y parvenir : rendre impossible de parler, rendre impossible de se taire.

Ces deux moyens sont compatibles : on rend impossible à x de parler de ceci (par l'incarcération, par exemple), on lui rend impossible de se taire sur cela (par la torture, par exemple). La capacité est détruite en tant que capacité : x peut parler de ceci *et* se taire sur cela, mais il cesse de pouvoir *ou* parler *ou* ne pas parler de ceci comme de cela. La menace : « Si tu racontais (signifiais) ceci, ce serait ta dernière phrase » ou : « Si tu taisais cela, ce serait ton dernier silence » n'est une menace que parce que la capacité de parler ou de ne pas parler est identifiée avec l'existence de x .

17. Le paradoxe de la dernière phrase (ou du dernier silence), qui est aussi celui de la série, devrait donner à x non pas le vertige de ce qui ne peut pas être phrasé (qu'on appelle aussi la peur de mourir), mais la conviction irréfutable que phraser est sans fin. Qu'une phrase soit la dernière, il en faut une autre pour le déclarer, et elle n'est donc pas la dernière. Ou du moins ce paradoxe devrait donner à x et ce vertige et cette conviction. — N'empêche que la dernière phrase est la dernière que dit x ! — Non, c'est la dernière qui a x pour destinataire direct ou « actuel ».

18. Il faudrait dire : le destinataire et le destinataire sont des instances, marquées ou non, présentées par une phrase. Celle-ci n'est pas un message passant d'un destinataire à un destinataire tous deux indépendants d'elle (Lawler, 1977). Ceux-ci sont situés dans l'univers qu'elle présente, tout comme son référent et son sens. « La phrase *de x, ma phrase, ton silence* » : est-ce que *nous*, des individus identifiables, x , y , disons des phrases ou faisons des silences, au sens où nous en serions les auteurs ? Ou bien est-ce que des phrases ou des silences ont lieu (arrivent, se passent) présentant des univers dans lesquels des individus x , y , *toi, moi*, sont situés comme les destinataires de ces phrases ou de ces silences ? Et, si tel est le cas, au prix de quelle méprise une menace exercée contre x peut-elle menacer « sa » phrase ?

19. Dire que x peut être menacé pour ce qu'il pourrait

dire ou taire, c'est présupposer qu'il est maître d'user ou non du langage, et qu'on peut donc lui retirer cette liberté d'usage par la menace. Cela n'est pas faux, c'est une manière de parler du langage, de l'humain et de leurs rapports qui obéit aux règles de la famille de certaines phrases cognitives (sciences humaines). La phrase « Sous la menace, sous la torture, dans les conditions de l'incarcération, dans les conditions de la "privation sensorielle", etc., le comportement langagier d'un humain peut lui être dicté » est une phrase bien formée, et des exemples peuvent hélas être présentés dont le scientifique peut dire : en voici des cas. Mais les sciences humaines du langage sont comme les jurys des conseils de prud'hommes.

20. De même que ceux-ci présupposent que les adversaires qu'ils doivent juger sont en possession de quelque chose qu'ils échangent, de même les sciences humaines présupposent que les humains qu'elles doivent connaître sont en possession de quelque chose qu'ils communiquent. Et les pouvoirs (idéologiques, politiques, religieux, policiers, etc.) présupposent que les humains qu'ils doivent guider ou du moins contrôler sont en possession de quelque chose qu'ils communiquent. La communication est l'échange de messages, l'échange la communication de biens. Les instances de la communication comme de l'échange ne sont définissables que par la propriété : celle des informations, analogue à celle des usages. Et de même qu'on peut contrôler les flux d'usages, on peut contrôler les flux d'informations. Comme on réprime un usage pervers, on interdit une information dangereuse. Comme on détourne un besoin et crée une motivation, on amène un destinataire à dire autre chose que ce qu'il allait dire. Le problème du langage ainsi posé, en termes de communication, conduit à celui des besoins et des croyances des interlocuteurs. Le linguiste devient un expert auprès du conseil de prud'hommes de la communication. Le problème essentiel qu'il doit régler est celui du *meaning* comme unité d'échange indépendante des besoins et des croyances des interlocuteurs. De même, pour l'économiste, le problème est celui de la valeur des biens et des services comme unité indépendante des demandes et des offres des partenaires économiques.

21. Direz-vous que les interlocuteurs sont les victimes de la science et de la politique du langage considéré comme communication au même titre que le travailleur est transformé en victime par l'assimilation de sa force de travail à une marchandise ? Faut-il imaginer qu'il existe une « force de phrase », analogue à la force de travail, qui ne trouve pas à s'exprimer dans l'idiome de cette science et de cette politique ? — Quoi qu'il en soit de cette force, il faut casser aussitôt le parallèle. Que le travail soit autre chose que l'échange d'une marchandise, cela peut se concevoir, et il faut un autre idiome que celui des prud'hommes pour l'exprimer. Que le langage soit autre chose que la communication d'une information, cela peut se concevoir, et il faut un autre idiome que celui des sciences humaines du langage pour l'exprimer. Voilà où le parallèle s'arrête : dans le cas du langage, on recourt à une autre famille de phrases, mais dans le cas du travail on ne recourt pas à une autre famille de travaux, on recourt encore à une autre famille de phrases. Il en serait ainsi pour tous les différends cachés dans les litiges, quelle que soit leur matière. Faire droit au différend, c'est instituer de nouveaux destinataires, de nouveaux destinateurs, de nouvelles significations, de nouveaux référents pour que le tort trouve à s'exprimer et que le plaignant cesse d'être une victime. Cela exige de nouvelles règles de formation et d'enchaînement des phrases. Nul ne doute que le langage soit capable d'accueillir ces nouvelles familles de phrases ou ces nouveaux genres de discours. Tout tort doit pouvoir être mis en phrases. Il faut trouver une nouvelle compétence (ou « prudence »).

22. Le différend est l'état instable et l'instant du langage où quelque chose qui doit pouvoir être mis en phrases ne peut pas l'être encore. Cet état comporte le silence qui est une phrase négative, mais il en appelle aussi à des phrases possibles en principe. Ce que l'on nomme ordinairement le sentiment signale cet état. « On ne trouve pas ses mots », etc. Il faut beaucoup chercher pour trouver les nouvelles règles de formation et d'enchaînement de phrases capables d'exprimer le différend que trahit le sentiment si l'on ne veut pas que ce différend soit aussitôt étouffé en un litige, et que l'alerte donnée par le sentiment ait été inutile.

C'est l'enjeu d'une littérature, d'une philosophie, peut-être d'une politique, de témoigner des différends en leur trouvant des idiomes.

23. Dans le différend, quelque chose « demande » à être mis en phrases, et souffre du tort de ne pouvoir l'être à l'instant. Alors, les humains qui croyaient se servir du langage comme d'un instrument de communication apprennent par ce sentiment de peine qui accompagne le silence (et de plaisir qui accompagne l'invention d'un nouvel idiome), qu'ils sont requis par le langage, et cela non pas pour accroître à leur bénéfice la quantité des informations communicables dans les idiomes existants, mais pour reconnaître que ce qu'il y a à phraser excède ce qu'ils peuvent phraser présentement, et qu'il leur faut permettre l'institution d'idiomes qui n'existent pas encore.

24. Il serait donc possible que les survivants ne parlent pas sans cependant être menacés dans leur capacité de parler au cas où ils parleraient ultérieurement. Le socio-linguiste, le psycho-linguiste, le bio-linguiste cherchent les raisons, les passions, les intérêts, le contexte de ces silences. Cherchons d'abord leur logique. Nous trouvons qu'ils sont des substituts de phrases. Ils viennent à la place de phrases dans la conversation, dans l'interrogatoire, dans le débat, dans le *talking* de la séance, dans la confession, dans le compte rendu critique, dans l'exposé métaphysique. La phrase que remplace le silence serait une négative. Ce qui est nié par elle serait au moins l'une des quatre instances qui constituent un univers de phrase, le destinataire, le référent, le sens, le destinataire. La phrase négative impliquée par le silence se formulerait respectivement : *Ce cas n'est pas de votre ressort, Ce cas n'existe pas, Il n'est pas signifiable, Il n'est pas de mon ressort*. Un seul silence pourrait se formuler par plusieurs de ces phrases. — Encore ces formulations négatives n'indiquent-elles pas l'autre idiome dans lequel le référent, le destinataire, le destinataire et le sens qu'elles nient pouvoir être présentés dans l'idiome actuel pourraient l'être.

25. Il faudrait dire de façon simplificatrice qu'une phrase

présente ce dont il s'agit, le cas, *ta pragmata*, qui est son référent ; ce qui est signifié du cas, le sens, *der Sinn* ; ce à quoi ou à l'adresse de quoi cela est signifié du cas, le destinataire ; ce « par » quoi ou au nom de quoi cela est signifié du cas, le destinateur. La disposition d'un univers de phrase consiste dans la situation de ces instances les unes par rapport aux autres. Une phrase peut comporter plusieurs référents, plusieurs sens, plusieurs destinataires, plusieurs destinateurs. Chacune de ces quatre instances peut être ou ne pas être marquée dans la phrase (Fabbri et Sbisà, 1980).

26. Le silence ne signale pas quelle est l'instance niée, il signale qu'une ou des instances sont niées. Les survivants se taisent, et l'on peut entendre (1) que la situation en question (le cas) n'est pas l'affaire du destinataire (il n'a pas la compétence, ou il ne mérite pas qu'on lui en parle, etc.) ; ou (2) qu'elle n'a pas eu lieu (c'est ce qu'entend Faurisson) ; ou (3) qu'il n'y a rien à en dire (elle est insensée, inexprimable) ; ou (4) que ce n'est pas l'affaire des survivants d'en parler (ils n'en sont pas dignes, etc.). Ou plusieurs de ces négations ensemble.

27. Le silence des survivants ne témoigne pas nécessairement en faveur de l'inexistence des chambres à gaz, comme Faurisson le croit ou feint de le croire. Il peut témoigner aussi contre l'autorité du destinataire (nous n'avons pas de compte à rendre à Faurisson), contre celle du témoin lui-même (nous, rescapés, n'avons pas autorité pour en parler), enfin contre la capacité pour le langage de signifier les chambres à gaz (une absurdité inexprimable). Si l'on veut établir l'existence des chambres à gaz, il faut lever les quatre négations silencieuses : Il n'y a pas eu de chambre à gaz ? Si. — Mais s'il y en a eu, cela ne peut pas être formulé ? Si. — Mais si cela peut être formulé, du moins personne n'a autorité pour le formuler, et personne pour l'entendre (cela n'est pas communicable) ? Si.

GORGIAS

L'argumentation établissant la réalité suit dans sa forme le raisonnement nihiliste de Gorgias dans le *Du non-étant* : « Il

n'est, dit-il, rien ; d'ailleurs, si c'est, c'est inconnaissable ; d'ailleurs, si c'est et si c'est connaissable, ce n'est pourtant pas montrable aux autres » (Anonyme 979 a 12).

Le bâti de l'argumentation (sa *taxis*) repose sur la concession faite à l'adversaire. Appelons celui-ci x . x dit : il y a quelque chose. — Gorgias : il n'y a rien du tout. x reprend : il y a quelque chose, et ce quelque chose est saisissable. — Gorgias : y aurait-il quelque chose, ce quelque chose serait non saisissable (*akatalèpton anthropô*, écrit Sextus, 65). x continue : ce quelque chose qui est et qui est saisissable est rapportable à autrui. — Gorgias : il n'est pas rapportable à autrui (*anescoiston hétéro*, écrit Sextus, 83 ; *oistos*, adjectif verbal de *phérô*, porter ; de son côté, l'Anonyme écrit : « même si elles [les réalités] étaient connaissables, comment, dit-il, quelqu'un pourrait-il les rendre manifestes à un autre ? »).

Il s'agit d'une retraite logique (concession), comme dans le « sophisme » (ainsi l'appelle Freud) du chaudron. Le plaignant x déclare avoir prêté au prévenu (Gorgias) un chaudron intact qu'il lui a rendu percé. L'argumentation dialectique est : x : emprunté. — Gorgias : pas emprunté. x : emprunté intact. — Gorgias : emprunté percé. x : emprunté intact et rendu percé. — Gorgias : rendu intact (Freud 1905 : 79-80). Même s'il y a une réalité (emprunté), elle n'est pas prédicable (intact/percé) ; et, si elle l'est, le cas répondant à l'attribut n'est pas ostensible (rendu percé/rendu intact). La retraite logique, absurde quand on l'isole du parcours argumentatif de l'accusation, découvre les règles qui sont celles de la famille des phrases cognitives : détermination du référent (chaudron emprunté ou non), attribution d'un prédicat au sujet de l'énoncé (emprunté percé ou non), ostension d'un cas qui fait preuve (rendu percé ou non). A noter que, dans ce procès, Gorgias plaide pour la défense.

Barbara Cassin montre qu'il « défend » la thèse de Parménide. Il essaie de l'argumenter au lieu de s'en tenir à la révélation par la déesse, et c'est ainsi qu'il ruine la thèse. « Il n'est possible (*ouk esti*) ni d'être ni de ne pas être ». Voilà sa conclusion. Elle se raisonne ainsi : « Car si le ne pas être est ne pas être [ce qu'écrit Parménide], non moins que l'étant, le non-étant serait : en effet, le non-étant est non-étant ainsi que l'étant étant, de sorte que sont, pas plus que ne sont pas, les choses effectives (*ta pragmata*) » (979 a 25 s). Il ajoute : « Mais si pourtant le ne pas être est, l'être, dit-il, son opposé, n'est pas. En effet, si le ne pas être est, il convient que l'être ne soit pas. » Alors rien ne serait, soit qu'être et ne pas être soient la même chose, soit qu'ils ne le soient pas. S'ils le sont, parce

qu'être est non-être ; s'ils ne le sont pas, parce qu'être n'est pas non-être, et ne s'affirme que par une négation redoublée.

Gorgias anticipe ainsi l'argumentation de Hegel dans le premier chapitre de la *Wissenschaft der Logik*. Ce que Hegel nomme devenir comme *Resultat* immanent à cette argumentation, Gorgias l'appelle « ni être ni ne pas être ». Il « ignore » la règle du résultat (Notice Hegel) qui est le ressort de la dialectique spéculative. Cette règle présuppose la finalité d'un Soi (sorte de dieu aristotélicien), qui ne résisterait pas à la réfutation gorgéenne.

Le *logos*, l'argument, en se construisant, ruine la phrase démonique, la révélation sur laquelle s'ouvre le poème de Parménide. Il ne la réfute pas, il en fait une famille de phrases. L'ontologie, la poiésis, est permise, c'est un genre. Ce genre n'a pas les mêmes règles que le genre dialectique (au sens grec). En particulier, la déesse n'est pas un interlocuteur sujet aux règles de la réfutation. Il suffit que Parménide indique que deux voies sont ouvertes à la pensée, celle du *est* et celle du *non est*, pour que Gorgias fasse de l'une et de l'autre une thèse et une antithèse argumentées par des partenaires dans une dialectique d'où la déesse est absente et les donne à réfuter l'une par l'autre. La dualité des voies est insupportable à l'ontologie, elle implique la contrariété, et elle autorise une dialectique négative.

La dialectique obéit à des règles. (Aristote, notamment dans les *Topiques* et les *Réfutations sophistiques*, se donne pour but de les établir.) Mais, quelles qu'elles soient, et quelle que soit la difficulté de les établir, ces règles elles-mêmes présupposent une sorte de métaprincipe. Barbara Cassin (qui l'appelle archiorigine) le dégage du Traité rapporté par l'Anonyme en donnant une interprétation originale à une phrase controversée : « Si donc rien n'est, les démonstrations disent tout sans exception (*ei mén oun oudén, tas apodeixeis légein hapanta*) » (980 a 9). C'est sous cet aspect à la fois nihiliste et logologique que nous recevons et étudions la question de la réalité. Celle-ci n'est pas octroyée du bout de l'index par une déesse, elle est à « démontrer », c'est-à-dire à argumenter et à présenter comme cas, et, une fois établie, elle est un état du référent des phrases cognitives. Cet état n'empêche pas que « rien n'est » tout court.

Comme à Wittgenstein, la couleur sert à Gorgias de paradigme à la question de la réalité. Des phrases comme « Pour commencer, il ne dit pas une couleur, mais un dire » (980 b 5), ou « Il n'y a ni concevoir (*dianoesthai*) ni voir de la couleur, pas plus que du bruit, il n'y a que de l'entendre » (980 b 6) sont à rapprocher de « Car on n'apprend rien au sujet des concepts des couleurs

par le regard » ; ou « Représentons-nous un *peuple* atteint de cécité chromatique, ce qui pourrait aisément avoir lieu. Ils n'auraient pas les mêmes concepts de couleur que nous. Car, même en admettant qu'ils parlent par exemple le français et disposent donc de tous les mots de couleur français, ils s'en serviraient pourtant autrement que nous et apprendraient autrement que nous à en user. Ou bien, s'ils parlent une langue étrangère, il nous serait difficile de traduire leurs mots de couleur dans les nôtres » ; ou encore « Nous ne cherchons pas à établir une théorie des couleurs (physiologique, psychologique...), mais une logique des concepts de couleur. Et celle-ci accomplit ce qu'à tort on attend généralement d'une théorie » (Wittgenstein 1950-51 : I 72, I 13).

28. Pour établir la réalité du référent, il faut réfuter les quatre silences allégués par Gorgias mais dans l'ordre inverse : il y a quelqu'un pour signifier le référent et quelqu'un pour comprendre la phrase qui le signifie ; le référent est signifiable ; il existe. La preuve de la réalité des chambres à gaz ne peut pas être administrée si les règles d'administration de la preuve ne sont pas respectées. Elles déterminent les univers des phrases cognitives, c'est-à-dire qu'elles assignent aux instances référent, destinataire, destinataire et sens certaines fonctions. Ainsi : le destinataire est censé chercher à obtenir l'accord du destinataire sur le sens du référent : le témoin doit expliquer au destinataire la signification de l'expression *chambre à gaz*. Le destinataire est censé donner son accord au destinataire quand il n'a rien à objecter à la phrase explicative : il accepte ou non la signification, c'est-à-dire l'explication donnée par le destinataire. Si c'est non, il est censé proposer une autre explication de l'expression. Quand l'accord se fait, on dispose d'une expression bien formée. L'un et l'autre peuvent dire : nous sommes d'accord qu'une chambre à gaz est ceci et cela. Alors seulement l'existence d'une réalité qui pourrait convenir comme référent de cette expression peut être « montrée » au moyen d'une phrase de la forme : *Ceci ou cela est un cas de chambre à gaz*. Cette phrase remplit une fonction ostensive, également exigée par les règles du genre cognitif.

29. Mais en est-il réellement ainsi dans les sciences ? On peut en douter (Feyerabend, 1975). — Il ne faut même pas répondre à cette question que s'il n'en est pas ainsi, c'est alors que le jeu joué à propos de la phrase en question n'est pas scientifique. Ce qu'affirme Latour (1981) : le jeu est rhétorique, dit-il. Mais à quel jeu cette dernière phrase appartient-elle à son tour ? Il faudrait répondre plutôt : charge à vous d'apporter la preuve qu'il n'en est pas ainsi, mais autrement. Et cela se fera selon les règles minima d'administration de la preuve (n° 65), ou ne se fera pas du tout. Dire qu'il n'en est pas réellement ainsi dans les sciences, c'est se faire fort d'établir ce qui se passe réellement, et cela ne peut se faire que selon les règles des cognitives scientifiques qui permettent d'établir la réalité d'un référent. Si la phrase qui affirme que la science est en réalité une rhétorique est scientifique, de deux choses l'une : ou elle est elle-même rhétorique parce qu'elle est scientifique, et elle ne peut pas apporter la preuve de la réalité de son référent ni de la vérité de son sens. Ou elle est déclarée scientifique parce qu'elle n'est pas rhétorique, elle fait alors exception à ce qu'elle affirme pourtant comme universel, et il ne faut pas dire que la science est rhétorique, mais que quelque science est rhétorique.

30. Pourquoi dire « expression bien formée » plutôt que « phrase significative » ? La première est soumise aux règles de formation des phrases cognitives où le vrai et le faux sont en jeu. Ces règles à leur tour font l'objet des études de logique formelle et, pour autant que les phrases se rapportent à des domaines de référence, des études axiomatiques. Que les phrases obéissant à ces règles soient significatives, au sens du sens dans le langage ordinaire, ou ne le soient pas n'est pas pertinent quant à leur bonne formation. Transcrites dans le langage ordinaire, elles peuvent paraître absurdes. Inversement, des phrases du langage ordinaire peuvent être « significatives » dans ce langage et n'être pas bien formées ou au moins équivoques au regard des règles des cognitives. *x* téléphone à *y* son ami qu'il n'a pas vu depuis longtemps et lui dit : *Je peux passer chez toi* (n°s 137, 139, 140). En situation critique, un fonctionnaire d'autorité ordonne à ses subordonnés : *Désobéissez*.

La première phrase est équivoque, la seconde mal formée, mais toutes deux sont admises comme significatives par les destinataires. De même la phrase : *La poubelle est pleine* n'entraîne pas pour le logicien ou le savant la réponse pourtant commune : *Bon, j'y vais* (Fabbri, c. 1980). Les « restrictions » apportées aux phrases acceptables dans les sciences sont nécessaires pour que la vérification ou la falsification de ces phrases soit effective : elles déterminent des procédures effectuelles dont l'effectuation réitérable autorise le consensus entre destinataire et destinataire.

31. Ces « restrictions » n'en sont pas. Au contraire, plus on précise les règles de validation des phrases, plus on peut en distinguer de différentes, et concevoir d'autres idiomes. Le jeu de balle n'est pas le même si la règle est que la balle ne doit jamais toucher le sol, ou qu'elle peut toucher le sol une fois au plus par échange pour tous les joueurs, ou une seule fois dans chaque camp sur un service, ou une fois dans chaque camp pour un échange, etc. C'est comme si les conditions du sens changeaient. Vidal-Naquet cite Lucien Febvre qui cite Cyrano de Bergerac : « On ne doit pas croire toutes choses d'un homme, parce qu'un homme peut dire toutes choses. On ne doit croire d'un homme que ce qui est humain » (1981 : 268). L'historien s'interroge : « L'humain ? L'impossible ? Toute la question est de savoir si ces deux mots ont encore un sens ». Ne faut-il pas croire l'inhumain que rapportent les témoignages d'Auschwitz ? — *Inhumain* signifie incompatible avec une Idée de l'humanité. Ce sens est pertinent pour les familles des phrases éthiques, juridiques, politiques, historiques où cette Idée est nécessairement en jeu. Dans les phrases cognitives, *humain* prédique un événement qui touche à l'espèce humaine, et dont on peut montrer des cas. Les victimes, les bourreaux et les témoins d'Auschwitz entrent dans la classe des êtres humains ; les messages que nous recevons d'eux sont significatifs et donnent matière à vérification, même s'ils sont incompatibles avec une Idée de l'humanité. Les messages de *Voyager II* à propos de Saturne peuvent être dits presque inhumains au deuxième sens parce que la plupart des humains n'y entendent rien et ne sauraient les attester, mais ils sont au moins humains au premier

sens en ce qu'ils n'auraient pas lieu s'ils n'étaient pas exigés par l'Idée d'une humanité en progrès dans ses connaissances.

32. Même si les procédures de vérification sont précisées comme il convient, comment le destinataire sait-il que le destinataire entend bien ce qu'il veut dire, et qu'il désire comme lui que la vérité de ce dont ils parlent soit établie ? — Il le présuppose. Il croit qu'il en est ainsi. Il croit aussi que le destinataire croit cela de lui, le destinataire. Etc. — Vous voici en train de faire des « sciences humaines », de sonder les vouloir-dire (*meaning*), les désirs, les croyances que vous présupposez être la propriété de ces entités, les êtres humains. Vous présupposez par là même que ceux-ci se servent du langage à certaines fins. Psychologie, sociologie, pragmatique, et une certaine philosophie du langage ont en commun cette présupposition d'un rapport d'instrumentalité entre les pensées et le langage. Ce rapport obéit à un modèle technologique : la pensée a des fins, le langage offre des moyens à la pensée, comment le destinataire peut-il discerner les fins du destinataire sous les moyens du langage mis en œuvre dans le message ? La pertinence pour les questions de langage, des idées de Homo, de Homo faber, de volonté, de bonne volonté, qui appartiennent à d'autres domaines, paraît ne pas faire de doute !

33. Reste que, si Faurisson est « de mauvaise foi », Vidal-Naquet ne pourra pas arriver à le convaincre que la phrase : *Il y a eu des chambres à gaz* est vraie. L'historien constate avec amertume que, de façon analogue, « il y a encore des antidreyfusards » (1981 : 269). Le consensus peut faire défaut même sur un cas, le faux fabriqué par le colonel Henry, dont la réalité a été établie autant que le permettent les procédures d'établissement de la réalité. Ainsi la mauvaise volonté, ou la mauvaise foi, ou une croyance aveugle (l'idéologie de la Ligue pour la Patrie française) peuvent empêcher que la vérité se manifeste et que justice soit faite. — Non. Ce que vous appelez mauvaise volonté, etc., est le nom que vous donnez au fait que l'adversaire n'a pas pour enjeu l'établissement de la réalité, qu'il n'accepte pas les règles de formation et de

validation des phrases cognitives, que son but n'est pas de convaincre. L'historien n'a pas à chercher à convaincre Faurisson si celui-ci « joue » à un autre genre de discours, où la conviction, c'est-à-dire l'obtention d'un consensus sur une réalité définie, n'est pas en jeu. Si l'historien persiste dans cette voie, il se trouvera en position de victime.

34. Mais comment savoir que l'adversaire est de mauvaise foi tant qu'on n'a pas cherché à le convaincre et qu'il n'a pas manifesté par sa conduite son mépris des règles cognitives scientifiques ? — On « joue le jeu » permis par ces règles, la riposte du destinataire montre qu'il ne les observe pas. — Mais, si l'adversaire s'emploie à cacher qu'il n'observe pas les règles de la connaissance, à faire comme s'il les observait ? Il faudrait que je connaisse ses intentions... — De deux choses l'une : les phrases dont il est le destinataire ou bien satisfont ou bien ne satisfont pas à ces règles. Elles ne peuvent pas être équivoques à cet égard, puisque l'équivocité est ce que ces règles excluent. — Mais on peut simuler qu'elles satisfont aux règles, qu'elles sont univoques ; on peut inventer les pièces à conviction. L'Etat-major n'a pas hésité. — Evidemment, mais c'est à la défense de réfuter l'argument, de récuser le témoin, de rejeter la preuve, autant qu'il le faudra et jusqu'au retrait de l'accusation. On verra alors que celle-ci jouait à un autre jeu. — Sans doute, mais n'est-il pas possible de faire l'économie du différend, en l'anticipant ? — Il semble que ce soit impossible. Qu'est-ce qui distinguerait une telle anticipation d'un préjugé, favorable ou défavorable, portant sur la personne de votre adversaire, sur sa manière de phraser ? Or préjuger est exclu par les règles des cognitives scientifiques. — Mais ceux qui établissent ces règles ne préjugent-ils pas qu'ils sont compétents pour les établir ? Comment en effet pourraient-ils ne pas en préjuger tant qu'elles ne sont pas établies et qu'il leur manque donc les critères qui permettent de distinguer la compétence ?

PLATON

1. Fort et faible.

Méleto, dit Socrate, vient de déposer contre moi une plainte devant le tribunal. Mais une rumeur l'a précédée depuis long-

temps, que je redoute bien plus : je ferais des recherches suspectes sur ce qui est sous la terre et dans le ciel ; je saurais faire de l'argument le plus faible l'argument le plus fort ; j'enseignerais à ne pas croire aux dieux (*Apol.* 18 b, 19 b-c, 23 d). Ce sont en effet les principaux chefs de l'accusation portée contre Socrate par Aristophane dans *Les nuées*, vingt-cinq ans plus tôt. Le comique s'en prenait en outre à l'inversion sexuelle des socratiques.

Le procès vise une inversion dans la manière de parler, un genre de discours impie. C'est à Protagoras et à Corax qu'Aristote impute l'art de faire de l'argument le plus faible le plus fort (*Rhét.* II 24 : 1402 a23) ; à Protagoras qu'Eusèbe, Sextus, Diogène Laërte, Philostrate, Hésychius, Platon et Cicéron (DK 80 B4, A12, A1, A2, A3, A23) attribuent la déclaration qu'on ne peut pas, faute de temps et de preuve ostensible, savoir si les dieux existent ou non, ni quels ils sont. Diogène, Philostrate, Eusèbe rapportent encore qu'Athènes fit saisir et brûler les livres de Protagoras, et Sextus qu'il s'enfuit pour échapper aux poursuites pour impiété (DK 80 A1, A2, A4, A12). A la fuite près, les noms de Socrate et de Protagoras sont substituables sous le chef d'inculpation d'un renversement logique.

La solution à la question de l'impiété est l'un des enjeux de l'œuvre platonicienne. Il s'agit d'entériner le déclin de l'*ontologos*, et de définir les règles du nouveau *logologos*. La phrase qui nous vient de Parménide est la phrase que Parménide a entendu de la bouche divine. L'ontologie comme genre de discours pré-suppose cette obscure illumination : ce dont elle phrase, l'être, est aussi ce qui phrase par sa bouche ; le référent est aussi le destinataire. « C'est le même, être et penser. » La phrase ontologique est d'abord une phrase reçue, et le penseur de l'être un destinataire, un témoin. Là-dessus, le rhéteur, le sophiste citent le témoin à la barre, demandent qu'il exhibe ses preuves. Il n'en a pas ; soit qu'il n'y ait pas de référent du tout, soit qu'il ne soit pas saisissable, ou enfin pas communicable. Ce que Gorgias dit de l'être et du non-être, Protagoras le dit des dieux. Ceux-là et ceux-ci sont devenus des référents, des instances à établir. C'est à ce titre que le nouveau discours est déclaré impie ; il n'invoque pas la révélation, il exige la réfutation (« falsification ») en vue de l'établissement de la réalité du référent. L'impiété réside en ceci que les instances destinataire et destinataire ont charge d'argumentation. Le mot *logos* change de sens. Il n'est plus dire-accueillir, il est dire-argumenter.

Il s'agit pour Platon d'établir des règles d'argumentation interdisant que l'argument le plus faible puisse l'emporter sur le plus fort, avec les effets de persuasion (d'ensorcellement, de *goêtèia*,



Ménexène 234 c-235 a) qu'il comporte. Ceux-ci sont décrits dans *Ménexène* à propos du genre oraison funèbre, sous le couvert d'un pastiche (Loroux 1974 : 172-211 ; 1981 : 267-332). Socrate repère les déplacements d'instances que l'oraison funèbre opère. Le *logos épitaphios*, espèce du genre épидictique, a pour destinataire l'Assemblée des citoyens, pour référent les citoyens morts au combat pour la patrie. Son sens institué est l'éloge de ces derniers. Son effet sur le destinataire est un « charme » (l'auditeur se croit transporté dans l'île des Bienheureux).

A ce sentiment correspond une séquence de déplacements des noms sur les instances : la mort au combat est une « belle mort » ; une belle mort implique une vie « bien » ; la vie athénienne est bien ; l'Athénien vivant cette vie est bien ; vous êtes bien. Les situations des noms sur les instances dans l'univers manifeste présenté par l'épitaphios sont : moi l'orateur, je vous dis (à vous l'Assemblée) que les morts au champ d'honneur sont bien. Dans l'univers coprésenté (latent), les situations sont : je vous dis que vous êtes bien. Et même, en tenant compte de la prosopopée finale (où les héros morts prennent la parole) : par son truchement (l'orateur), nous (les héros morts) nous disons à nous (les citoyens vivants) que nous (les vivants et les morts) sommes bien. Ce qui était destinataire dans le premier univers occupe également la situation de référent dans le second. Le référent du premier univers devient aussi destinataire dans le second (n° 156, 160).

On n'attend pas de l'Assemblée qu'elle prenne la parole, qu'elle argumente, ni même qu'elle juge. L'épidictique n'est pas la dialectique, ni même la rhétorique judiciaire ou délibérative, elle penche plutôt vers la poétique. Il ne s'agit pas de susciter chez le destinataire des phrases, mais ces quasi-phrases que sont les sentiments silencieux. Si des phrases avaient lieu, elles lèveraient peu ou prou l'équivocité du pathos et dissiperaient le charme. (On observe ici que dans certaines familles de phrases, les poétiques, l'enjeu est le silence du destinataire comme signal du sentiment). Le silence du pathos, le vertige que décrit Socrate, procède de l'ubiquité des situations des noms sur les instances : le destinataire entend ce qui est dit de lui comme s'il n'était pas là, à la fois donc vivant comme destinataire et mort comme référent, immortel. (On peut appeler cette ubiquité accomplissement de désir, mais l'appellation est métaphysique).

Ce groupe d'opérations paralogiques s'appelle dans le lexique platonicien *métabolè*, *mimèsis*, *peithô*. Elle présuppose chez le destinataire une passibilité, une *patheia*, une capacité d'être affecté, une capacité métamorphique (dont la nuée est le symbole) ; et

chez le destinataire, une dissimulation, une occultation, l'apocryptie (ce n'est pas moi, ce sont les dieux, les héros qui phrasent par ma bouche : prosopopée des morts, prosopopée de la déesse parménidienne).

2. Impiété.

En quoi ce groupe d'opérations est-il en rapport avec l'impiété ? D'abord les dieux sont pris pour destinataires. « Quand on croit qu'il y a des dieux comme c'est la loi, on ne peut pas agir contre la piété ni parler contre la loi en connaissance de cause. Si on le fait, c'est qu'on est victime d'une affection (*paschôn*), et il en est de trois sortes : on croit qu'ils n'existent pas, ou bien qu'ils existent mais n'ont pas souci des hommes, ou enfin qu'ils sont faciles à fléchir par des offrandes et à séduire par des prières » (*Lois* X 885 b). Trois impiétés. Ou bien les dieux ne sont pas des destinataires pour nos phrases, ou, s'ils le sont, ils n'y répondent pas, ils ne sont pas des interlocuteurs, ou bien, s'ils y répondent, ils sont sujets à corruption et à passion, ils ne sont pas justes. Donc : ils ne sont pas ; s'ils sont, ils sont muets ; s'ils parlent, ils disent ce qu'on leur fait dire. Transcrites en deuxième personne, celle qui signale l'instance du destinataire, c'est-à-dire adressées aux dieux, les phrases impies se formulent respectivement : vous n'existez pas ; vous ne parlez pas ; vous dites ce que je vous fais dire. Dans tous les cas, vous êtes moins forts que moi, qui existe, parle, et dis ce que je veux dire. L'impiété consiste dans ce renversement du rapport des forces. Les dieux sont traditionnellement nommés « les plus forts » (*kreittonès*), notamment par Aristophane et Platon (*Des Places* : I, 299-300).

On peut encore être impie en parlant des dieux, et non plus aux dieux. Ils sont alors en situation de référent de phrases échangées d'homme à homme. C'est le cas de beaucoup de récits traditionnels, les *muthoi* : les dieux seraient causes du mal comme du bien, ils se métamorphoseraient (donc mentiraient), deux symptômes de faiblesse accrédités par les *mythopoiétés* et aussi par les *logopoiói*, c'est-à-dire par les poètes et par les rhéteurs et sophistes (*Rép.* II 376 c sq.). La phrase canonique de ces genres de discours est : Je te dis qu'ils sont aussi faibles que toi et moi. C'est pourquoi on écarte ces faiseurs de phrases de la cité idéale (*Rép.*), et on les condamne au pire dans la cité réelle (*Lois*).

L'impiété peut enfin consister à trahir la véridicité des dieux. On les situe alors en destinataires de phrases. L'impiété est de leur faire dire : Nous mentons, nous vous trompons, nous disons ceci alors que c'est cela. La critique platonicienne (*Rép.* III 392 c-398 b) s'attaque ici principalement à la procédure qui consiste à

faire parler les dieux plutôt qu'à ce qu'on leur fait dire, à la *lexis* plus qu'au *logos*. Cette procédure est mimétique : en situant le dieu sur l'instance destinataire, elle occulte le destinataire « proprement » dit, qui est en principe le narrateur. Le cas pur de la poétique mimétique est le théâtre : l'auteur n'apparaît pas en scène, il reste caché, apocryphe. Au contraire, le dithyrambe est une écriture directe, qui conserve les traces du destinataire « authentique ». L'épopée homérique mêle mimèse et diégèse (*ibid.*).

Il faut en principe rejeter la mimèse. Elle crée une seconde nature, elle favorise l'impropriété en multipliant les travestissements et les *métabolai* (*Rép.* III 395 d, 397 b). Que le menuisier soit par rapport au lit comme le dieu est à l'idée du lit, passe encore, c'est l'organisation duelle, misérable, mais ontologique de l'apparent et de l'étant. Mais que le peintre y ajoute l'image du lit, c'est un artefact pitoyable qui ne fait que redoubler la misère ontologique en dédoublant l'étant le plus débile, le sensible.

Socrate se sert pourtant de ce même artefact à *Rép.* VII. Ayant à expliquer que le soleil est aux objets comme le bien aux idées, il redouble l'analogie par un analogon on ne peut plus mimétique : et comme le feu, dit-il, placé à l'entrée de la caverne, est aux objets fabriqués dont il projette les ombres. Socrate use de la facilité suivante : on doit interdire la mimèse mais on ne le peut pas. En effet, on ne saisit pas les choses elles-mêmes mais leurs images. Si on saisisait les choses, il n'y aurait pas besoin de phraser. Ou bien, si l'on ne phrasait pas, il n'y aurait pas besoin de mimer. Phraser a lieu dans le manque d'être de ce dont il y a phrase. Le langage est le signe qu'on ne connaît pas l'être de l'étant. Quand on le connaît, on est l'étant, c'est le silence (*Lettre VII*, 342 a-d). On ne peut donc que transiger avec la mimèse.

Le simulacre est trompeur comme idole (*eidolon*) ; mais, pris comme *eikos* (vraisemblant), il est aussi un indice sur le chemin du vrai, du « propre » (*Phèdre* 261 sq.). Il faut réglementer le semblant. Il faut de bons *typoi*, de bonnes matrices à frappe qui donnent des simulacres appropriés (*eoikota*) (*Rép.* II 377 e-379 a). Signe que l'imitation est nécessaire, le langage nous est arrivé par les histoires que les nourrices et les femmes nous racontaient petits (*ibid.* 377 b). Comment l'éviter ? On ne peut qu'améliorer la frappe. La phrase canonique de la poétique platonicienne serait en somme : Je te trompe le moins possible.

3. Le dialogue.

C'est dans cette problématique de la perte ou du déclin de la

réalité du référent que s'instituent les règles propres à permettre un consensus entre partenaires sur une phrase identifiant comme il faut son référent. Il faut une nouvelle espèce de discours au sein du genre dialectique. La recherche du consensus n'est pas l'idéal régulateur de l'éristique, qui vise à vaincre à tout prix, ni de la sophistique, qui est une éristique vénale, ni même de la peirastique, la dialectique d'expérimentation, qui cherche à mettre à l'épreuve les opinions (Aristote, *Réf. Soph.* : 2, 8, 11). Les règles de formation et d'enchaînement des phrases et l'administration des preuves sont loin d'être établies et de faire l'objet d'un consensus même pour ceux qui cherchent le vrai en discutant. La discussion s'interrompt souvent sur un : Ça n'est pas de jeu. L'établissement de ces règles fait également l'objet des *Topiques*, des *Réfutations sophistiques* et de la *Rhétorique*.

Socrate objecte à Polos (*Gorgias* 471 e-472 b, 474 a sq., 475 d-476 a) que le débat qu'ils ont n'est pas du genre de la rhétorique judiciaire ou politique, mais du *dialegesthai*. Nous ne sommes pas au tribunal, « je ne suis pas de ceux qui font de la politique ». L'avocat, le tribun pensent emporter la décision en citant des témoins en quantité. « Ce genre de réfutation, déclare Socrate, n'est d'aucune valeur quant à la vérité. » Le seul témoignage qui lui importe, c'est celui de Polos son adversaire. Que Polos et lui-même tombent d'accord (*homologia*) sur une phrase, voilà le signal du vrai. L'exigence doit être réciproque : l'accord de Socrate est tout ce que doit vouloir Polos. Ainsi se trouve récusé le tiers témoin : du référent, il n'y a pas d'autre témoignage recevable que celui de ceux qui en disputant du référent, passent au crible de la réfutation tous les témoignages sur lui.

Socrate propose dans la *République* (I 348 a-b) d'éliminer l'autre sorte de tiers qui intervient au prétoire ou à l'assemblée, le juge. Il décrit à Thrasymaque le genre antilogique : on dresse argument contre argument, chacun réplique à son tour, il faut ensuite compter et évaluer les arguments, on a donc besoin d'un juge qui départage (*diakrinôn*). Mais, « si nous examinons ensemble les choses en vue de nous mettre d'accord [*anomologoumenoi*, qui signifie aussi : tout en n'étant pas d'accord], alors nous serons à la fois les juges et les plaideurs [*rhêtorés*] ».

Ce double rejet (ou cette double condensation) émancipe le dialogue des rhétoriques et des dialectiques qui ne sont pas axées sur l'identification du référent. Une institution prend corps, à l'écart des lieux publics. En son sein, l'enjeu n'est pas de vaincre, mais de s'accorder. L'agôn entre les phrases est la règle de la politique délibérative (n° 210-215) et de la vie politique. Mais, à l'intérieur de l'Académie, la règle est, autant qu'on peut en juger, plutôt analogue à celle qu'observaient les *mathémاتي-*

koi, les initiés des cercles orphico-pythagoriciens, à la révélation démonique près (Detienne 1963). Aux *politikoi*, on enseigne les mathèmes, sans les élaborer avec eux.

La différence dans le rapport au savoir entre le séminaire ésotérique et l'exposé exotérique recoupe la différence entre le dialogue oral et le livre. L'écrit signifie la mort du dialogue : il n'est pas son propre destinataire et ne peut se défendre tout seul (*Phèdre* 275 d) ; il n'a pas le choix de ses lecteurs comme l'homme du dialogue l'a de ses partenaires (275 e) ; il en appelle par les signes d'écriture à la mnémotechnique formelle et mécanique, et non à l'anamnèse active des contenus comme le fait la voix (275 a) ; l'apprentissage par l'écrit se fait en temps simulé (court), comme la croissance des plantes dans les jardins artificiels dits d'Adonis, tandis que l'insémination par la parole vive exige le temps long et lent du dialogue, peut-être interminable (276 b-277 a).

Ce qu'il y a de deuil dans l'écrit gouverne la politique : s'il faut écrire les lois, c'est comme on écrit les ordonnances médicales, pour pouvoir se gouverner en l'absence de celui qui sait, le médecin, l'« homme royal » qu'est le législateur vivant (*Politique* 293 a-295 c). Le pythagoricien déçu fait son deuil ontologique et politique, il faut écrire, gouverner par écrit, enseigner par l'écrit, concéder à l'imitation (« Car, ce qui est terrible dans l'écriture, c'est sa ressemblance avec la peinture », *Phèdre* 275 d), et donner institution à ce destinataire indigne du dialogue qui s'appelle le *politikos*, le lecteur. En contre-point des phrases orales dialogiques, il faudra des phrases écrites pédagogiques.

4. Sélection.

On ne peut pas admettre n'importe qui à prendre part au dialogue vivant. « Socrate » se heurte à cet obstacle du partenaire : s'il est imbécile, ou de mauvaise foi ? On ne doute jamais que l'*homologia* finale puisse se faire, elle est l'objet d'une idée, une fin n'a pas besoin d'être réalisée pour rester une fin, elle a plutôt besoin de ne pas l'être, c'est peut-être pourquoi le temps du dialogue vivant est infini. Mais ce qui est requis par l'institution du dialogue est au moins un accord entre partenaires sur l'enjeu, c'est-à-dire sur la recherche de l'accord. Alexandre d'Aphrodise appelle le consensus sur la méthode *koinologia* : si les thèses doivent être identiques à la fin, il faut qu'au moins les idiomes des deux parties et l'usage qu'elles en font soient communs dès le début. Imaginez un candidat au dialogue qui serait un rustre, ou un sot, ou un trompeur, il faut bien l'éliminer. Socrate demande à l'Etranger d'Elée selon quelle procédure il entend argumenter, si c'est en longs discours ou par questions et réponses. L'Etran-

ger : « La méthode en compagnie de quelqu'un est plus facile à condition qu'il réponde sans faire de difficultés et qu'il soit franc du collier [*euènios*, d'*ènia*, le mors] ; sinon, tout seul » (*Sophiste* 217 c-d). Par exemple, on peut dialoguer avec les amis des formes, ils sont mieux « domestiqués » (apprivoisés, *hémérôteroï*) (*ibid.* 246 c) que les matérialistes qui réduisent tout au corps. Ces derniers auraient bien besoin d'être « civilisés » (*nômimôteron*) avant d'être admis à dialoguer. Mais de fait (*ergô*) il n'en est pas question. On va donc faire comme si (*logô*) ils étaient civilisés : on parle à leur place, on réinterprète (*aphermèneué*) leurs thèses (246 d), on les rend présentables au dialogue.

De fait, il ne s'agit pas seulement d'éliminer des bêtes débiles qui prétendent dialoguer, il s'agit aussi d'attirer et d'apprivoiser celles rétives qui ne le veulent pas. Le dialogue simulé sert à celles-ci d'appau. Le matérialiste n'entre pas sur la scène du dialogue, mais il y est représenté. Il est de bonne mimésis d'imiter la *koinologia*, *logô* évidemment, alors qu'elle n'existe pas *ergô*. Le procédé est décrit avec soin par l'Athénien des *Lois* (X 892 d sq.). Nous avons, dit-il à Clinias et à Mégillos, avant d'engager un débat sur l'antériorité de l'âme sur le corps, nous avons à traverser un cours d'eau à fort courant. Je suis plus sportif et plus expérimenté que vous. Laissez-moi essayer le passage et voir s'il vous est praticable. S'il ne l'est pas, le risque sera pour moi seul. N'est-ce pas raisonnable ? « Eh bien, l'argumentation qui vient est très dure, elle est peut-être infranchissable aux forces qui sont les vôtres », vous n'avez pas l'habitude de faire les réponses aux questions, vous allez perdre pied. « Il me semble donc nécessaire de procéder maintenant de la manière suivante : je me pose à moi-même les questions, vous les écoutez en toute sécurité, après quoi je me donne moi-même la réplique, et nous traversons ainsi toute l'argumentation » (*ibid.*). Et de passer aussitôt à l'acte : « Ainsi, si l'on me presse de questions comme celles dont nous parlons, je peux répondre en toute sécurité de la façon que voici : — Toi l'étranger, me dirait-on, est-ce que [etc.] ? — Cela dépend, répondrais-je [etc.]. » Suit un dialogue simulé (893 b-894 b), qui s'achève par un : « Eh bien mes amis, est-ce que [etc.] ? »

Qui sont les dits amis ? Les interlocuteurs simulés par l'Athénien dans son dialogue à une voix, ou ses interlocuteurs « réels », Mégillos de Sparte et Clinias le Crétois ? Toujours est-il que ce dernier enchaîne sur le « mes amis », fictif ou « réel », par une question. Il a donc passé le torrent. Le poéticien nomme ce tour une métalepse (Genette 1972 : 243), un changement de niveau dans la prise sur le référent. Aristote examine l'usage de la *translatio disputationis* qui est une métalepse (*Top* II : 111 b 31),

mais la prise dont il décrit le changement s'exerce sur l'argument, non sur les partenaires. Ce qu'en dit Genette, et les exemples qu'il en cite, donnent à la métalepse une portée différente : elle est le passage d'une frontière « mouvante mais sacrée entre deux mondes : celui où l'on raconte, celui que l'on raconte » (245). Il en signale des cas, bénins chez Balzac ou Proust, hardis chez Sterne, Diderot, Pirandello, Genet.

Il voit l'archétype de la métalepse dans le préambule du *Théétète* : Euclide rapporte à Terpsion un débat entre Théétète, Théodore et Socrate que ce dernier lui a rapporté à lui-même, Euclide. Mais, afin d'éviter la répétition fastidieuse des marques de la narration comme *dit-il*, *répondit-il*, *dis-je*, *accorda-t-il*, Euclide, qui a mis par écrit, de mémoire, la conversation, a supprimé ces formules dans le livre. Terpsion, et nous, lecteurs d'Euclide, lisons donc le dialogue de Socrate avec Théétète et Théodore comme si lui, Terpsion, et nous-mêmes les entendions sans informateur intermédiaire. C'est un cas de mimésis parfaite : on la reconnaît à l'effacement de l'écrivain, à l'apocryptie d'Euclide. L'Athénien des *Lois* laissait du moins les marques de la simulation sur son dialogue monologué. Or Platon l'écrivain s'efface pareillement des dialogues que nous lisons (et que nous lui attribuons). Il viole ainsi, selon toute apparence, la législation poétique édictée par Socrate dans la *République*, et encourt, par sa forme sinon par sa thèse, l'accusation d'impiété.

Cependant, les préambules des dialogues portent pour la plupart les marques de la mise en scène : *x* dit à *y* qu'il a rencontré *z* qui lui a raconté que... Les décrochages de niveau (Genette 1972 : 238 sq.) qui sont les plus importants ici varient : un niveau de décrochage dans les *Lois* : (Platon) → L'Athénien et ses interlocuteurs ; deux niveaux dans la *République* : (Platon) → (Socrate) → Socrate et ses interlocuteurs ; quatre niveaux dans le *Théétète* : (Platon) → Euclide, Terpsion → Euclide, Socrate → Socrate, Théodore, Théétète (par écrit). Il faudrait examiner en outre les variations de personne et de distance (Genette 1972 : 251, 183) dans les *proximia*. La multiplication des niveaux augmente la distance du destinataire (le lecteur) au référent. Ainsi Clinias et Mégillos dans notre passage des *Lois* sont renvoyés de la scène à la salle, d'où ils écoutent le dialogue fictif de l'Athénien avec lui-même. Comme lecteurs des dialogues écrits par « Platon », nous subissons le même sort : rejetés à distance par les opérations de la mise en scène, notre identification aux partenaires du dialogue semble retardée.

Ces opérateurs de distanciation narrative jouent dans la poétique platonicienne un rôle analogue aux exclusives qui frappent les tiers dans la dialogique « socratique » : nous lecteurs ne pouvons

pas plus ni moins être admis au dialogue écrit que le Crétois et le Spartiate au dialogue simulé. Nous sommes comme eux trop faibles ou, comme des matérialistes, grossiers et rétifs. Nous sommes incapables de tomber d'accord sur les règles du dialogue, dont la principale est que l'accord sur le référent doit être obtenu de nous seuls par nous seuls. Nous croyons à la décision du tiers en matière de réalité. Nous pensons que le succès devant le tiers est le signe du vrai. Nous croyons à l'agonistique. Nous permettons que l'argument le moins fort l'emporte, moyennant certaines manœuvres.

5. Métalepse.

Il y a donc un différend sur les moyens d'établir la réalité entre les partisans de l'agonistique et les partisans du dialogue. Comment régler ce différend ? Ceux-ci disent : par le dialogue, ceux-là : par l'agôn. Si l'on s'en tient là, le différend ne fait que se perpétuer, en devenant une sorte de méta-différend, un différend au sujet de la manière de régler le différend au sujet de la manière d'établir la réalité. Et de ce fait le principe de l'agonistique, loin d'être éliminé, l'emporte encore. C'est afin de désamorcer la menace de cette récurrence que « Platon » met en scène la métalepse du partenaire, qui est peut-être le noyau de la pédagogie.

Le paradoxe de cette mise en scène est le suivant. Le dialogue élimine par principe le recours aux tiers pour établir la réalité du référent du débat. Il exige le consensus des partenaires au sujet du critère de cette réalité, ce critère étant le consensus au sujet d'une même phrase à propos de cette réalité. L'élimination des tiers a lieu sur une scène qui est déjà celle du dialogue. Mais cette scène en appelle à des tiers, ceux qui sont dans la salle, les spectateurs. Ceux-ci sont les mêmes qui ont été éliminés de la scène du dialogue. Ils sont voués à l'agonistique, c'est-à-dire aux jeux à trois, les rhétoriques, les dialectiques et les poétiques (notamment théâtrales) traditionnelles. Placés en position de tiers par rapport à la scène du dialogue, ils sont amenés à témoigner ou à juger que telle réplique, tel épisode ou telle séquence est ou n'est pas dialogique. Mais, s'il en est ainsi, le dialogue reste un jeu à trois, et l'agonistique poétique et rhétorique en demeure le principe. Par-dessus la tête de Thrasymaque, « Socrate » viserait une audience assistant à l'entretien, un public de lecteurs, qui déciderait qui est le plus fort. Il faut donc qu'à l'instant même où ils croient intervenir en tiers ils cessent d'être des tiers, spectateurs, témoins et juges des dialogues, et prennent place en position de partenaires du dialogue. La métalepse constitue ce changement de prise sur le débat. En l'accomplissant, ils ne sont plus les destinataires du dialogue mis en scène, ils deviennent les

destinataires de « Socrate » ou de l'Athénien aux côtés de Thrasymaque ou de Clinias, comme nous, d'abord lecteurs, devenons les destinataires de « Platon » dialoguant.

Faut-il admettre une dynamique du dialogue qui absorberait par métalepses les différends et les amènerait, sinon au consensus sur les référents, du moins à un langage commun ? Il faudrait admettre par là même que l'Un est plus fort que la multiplicité, que le consensus se cherche et se gagne à travers les dissentiments. Pour des phrases ayant valeur de principes comme celles-là, il n'y a pas de preuve que l'on puisse administrer. Il n'est donc jamais certain ni même probable que les partenaires d'un débat, même pris à témoin d'un dialogue, se convertiront en partenaires d'un dialogue. Il est seulement certain que celui-ci est un genre de discours différent des dialectiques traditionnelles. A la fois il institue et cherche à instituer les règles de ce que nous appelons la connaissance scientifique.

35. Mais celui qui se porte témoin, le destinataire de la phrase : *Il y a ceci*, l'accusateur enfin, celui-là du moins n'est-il pas soumis à des critères de compétence, de moralité (*éthos* chez Aristote), de sincérité ou de véridicité qui permettent de décider si son témoignage est ou non recevable ? — Vidal-Naquet s'interroge sur son autorité à témoigner en faveur de la réalité des chambres à gaz. Il éprouve une hésitation entre deux motifs : préserver la mémoire contre l'oubli, accomplir la vengeance. Le premier motif soumet le témoin aux seules règles des cognitives scientifiques : établir les faits du passé humain. Le second est tout différent. L'historien en trouve l'archétype dans cette phrase de Chateaubriand : « Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples » (1981 : 270). Telle fut, dit-il, pendant longtemps sa conception du travail de l'historien. Mais à présent « la guerre est finie », la tragédie est laïcisée, « les peuples », en tout cas le peuple juif, ne sont plus dépouillés des moyens de se faire entendre et d'obtenir réparation, ils ont cessé d'être des victimes. Nous serions dans le cas (4) (n^{os} 26 et 27) où le silence s'impose parce que le témoin n'a pas l'autorité de témoigner, ou dans le cas

(2) où il n'y a pas de référent, ici de victime, dont on peut témoigner. Il ne resterait donc à l'historien que l'autorité de la connaissance, sa tâche serait « désublimée » (White, 1982 : 12).

36. « Il n'y a plus de victime » (n° 35). D'abord, que les juifs ne soient plus des victimes est une chose, qu'il n'y ait plus de victime du tout une autre. On ne peut conclure d'une particulière à une universelle. Ensuite, la phrase : *Il n'y a plus de victime* (qui est tautologique avec la phrase : *Il n'y a plus de différend*) n'est pas une phrase cognitive, et ne peut être ni vérifiée ni réfutée par les moyens propres à l'établissement et à la validation des cognitives. Par exemple, le référent *force de travail* fait l'objet d'un concept, mais, pour parler comme Kant, il ne donne pas lieu à intuition ni par conséquent à controverse et à verdict devant le tribunal de la connaissance. Son concept est une Idée (Notice Kant 3, § 2 et 3). Autre exemple : un Martiniquais est un citoyen français ; il peut porter plainte contre ce qui lèse ses droits de citoyen français. Le tort qu'il estime subir du fait d'être citoyen français n'est pas matière à litige dans le droit français. Il pourrait l'être dans le droit international privé ou public, mais pour cela il faudrait que le Martiniquais ne fût plus citoyen français. Or il l'est. En conséquence, l'assertion selon laquelle il subit un tort du fait de sa citoyenneté n'est pas vérifiable par des procédures explicites et effectives. Ces exemples sont des situations présentées dans des univers de phrases d'Idées (au sens kantien), l'Idée de nation, l'Idée de création de valeur. Ces situations ne sont pas les référents de phrases de connaissance. Il n'existe pas de procédures instituées pour établir ou réfuter leur réalité au sens cognitif. C'est pourquoi elles donnent lieu à des différends. La formulation de ceux-ci est paradoxale, au regard du moins des règles de la famille des phrases cognitives.

37. Admettons votre hypothèse, que le tort vient de ce que le dommage ne s'exprime pas dans le langage commun du tribunal et de l'autre partie, et que cela donne naissance à un différend. Mais comment pouvez-vous juger qu'il y a un différend alors que dans cette hypothèse le

réfèrent de la phrase de la victime ne fait pas l'objet d'une connaissance proprement dite ? Comment même pouvez-vous (n° 1) affirmer qu'une telle situation existe ? Parce qu'il y en a des témoins ? Mais pourquoi accordez-vous foi à leur témoignage alors qu'ils ne peuvent, par hypothèse, établir la réalité de ce qu'ils affirment ? Ou bien le différend a pour objet une réalité établie, et il n'est pas un différend, mais un litige, ou bien, si l'objet n'a aucune réalité établie, le différend n'a pas d'objet, et il n'y a pas de différend du tout. — Ainsi parle le positivisme. Il confond réalité et réfèrent. Or dans beaucoup de familles de phrases le réfèrent n'est nullement présenté comme réel : *Sur toutes les crêtes / La paix, $2 \times 2 = 4$, Sortez, En ce temps-là, il prit le chemin de..., C'est très beau*. Cela n'empêche pas que ces phrases ont lieu. (Mais *avoir lieu*, est-ce la même chose qu'*être réel* ? Pas du tout) (n° 131).

38. Quelqu'un éprouve plus de douleur à l'occasion d'un dommage fait à un animal qu'à un humain. C'est que l'animal est privé de la possibilité de témoigner selon les règles humaines d'établissement du dommage, et qu'en conséquence tout dommage est comme un tort et fait de lui une victime *ipso facto*. — Mais, s'il n'a pas du tout les moyens de témoigner, il n'y a même pas dommage, du moins vous ne pouvez pas l'établir. — Ce que vous dites définit exactement ce que j'entends par tort : vous placez le défenseur de l'animal devant le dilemme (n° 8). C'est pourquoi l'animal est un paradigme de la victime.

39. Mais si des phrases appartenant à des régimes ou des genres différents, par exemple celui de la connaissance et celui de l'Idée, se rencontrent au point de donner lieu à des différends, il faut bien qu'elles aient ensemble des propriétés communes, et que la « rencontre » ait lieu dans un même univers, sinon il n'y aurait pas de rencontre du tout ! — L'univers auquel vous pensez serait un univers d'avant les phrases dans lequel celles-ci se rencontreraient ; mais c'est votre phrase qui le présente. Elle le présente comme étant là avant toute phrase. C'est là le paradoxe qui signale en général la réalité : ce qui est alors même qu'il n'y en a aucun témoignage validable par les procédures cognitives

(n^{os} 37, 47). — Non, je ne dis pas que cet univers est la réalité, mais seulement qu'il est la condition de la rencontre des phrases, et donc la condition des différends. — La condition de cette rencontre n'est pas cet univers, mais votre phrase qui le présente. C'est une condition transcendante, non empirique. Pour ce qui est de cet univers, on peut aussi bien dire qu'il est l'effet de la rencontre que sa condition (les deux expressions sont équivalentes). De même, la phrase du linguiste est la condition transcendante de la langue à laquelle elle se réfère. Cela n'empêche pas la langue d'être la condition empirique de la phrase du linguiste. *Transcendantal* et *empirique* sont des termes qui ne font qu'indiquer deux familles de phrases différentes : la phrase philosophique critique (criticiste), et la phrase cognitive. Et enfin : les phrases de régime ou de genre hétérogène se « rencontrent » sur les noms propres, dans les mondes déterminés par les réseaux de noms (n^{os} 80, 81, 60).

40. Pourquoi des rencontres entre phrases de régime hétérogène ? C'est de ces rencontres que naissent les différends, dites-vous. Ne peut-on pas éviter ces contacts ? — C'est impossible, le contact est nécessaire. Premièrement, sur une phrase qui arrive, il faut enchaîner (serait-ce par un silence, qui est une phrase), on n'a pas la possibilité de ne pas enchaîner. Deuxièmement, enchaîner est nécessaire, comment enchaîner est contingent. Sur : *Je peux passer chez toi*, il y a bien des manières d'enchaîner (n^{os} 137, 139, 140). — Mais il en est de pertinentes, et d'autres qui sont inconsistantes. Éliminez ces dernières, et vous échapperez au différend. — Admettons-le. Cependant, comment saurez-vous qu'il en est de pertinentes ? En essayant beaucoup de manières d'enchaîner, y compris les inconsistantes. — Mais il existe des genres de discours (n^{os} 147, 179, 180) qui fixent des règles d'enchaînement, et il suffit d'observer celles-ci pour éviter les différends. — Les genres de discours déterminent des enjeux, ils soumettent des phrases de régime différent à une finalité unique : la question, l'exemple, l'argumentation, la narration, l'exclamation dans la rhétorique judiciaire sont des moyens hétérogènes de persuader. Il ne s'ensuit pas que les différends entre les phrases

soient éliminés. A partir de chacune d'elle un autre genre de discours peut l'inscrire dans une autre finalité. Les genres de discours ne font que repousser le différend du niveau des régimes à celui des fins. — Mais que plusieurs enchaînements soient possibles n'entraîne pas qu'il y ait un différend entre eux ? — Si, parce qu'il n'en est qu'un seul qui puisse arriver (être « actualisé ») à la fois (n^{os} 184, 186).

41. Il faut enchaîner, mais le mode d'enchaînement n'est jamais nécessaire, il est convenable ou inconvenant. *Je peux passer chez toi ? — Comment va le dollar ? Ou : C'est une crise de surcapitalisation — Tu t'es lavé les dents ? Ou : Au secours — De qui ? — Ou : p ou q ; si p, alors non-q. — Tu savais qu'elle était arrivée ? — Ou : Ferme la porte ! — Tu dis de fermer la porte.* Ces inconvenances sont autant de dommages faits à la première phrase par la seconde. Direz-vous que ces dommages deviennent des torts du fait que la première ne peut pas enchaîner en vue de sa validation ? — Ce n'est même pas cela. La validation est un genre de discours, non un régime de phrases. Aucune phrase n'est validable à l'intérieur de son propre régime : une descriptive n'est validée cognitivement qu'en recourant à une ostensive (*Et voici le cas*). Une prescriptive se valide juridiquement ou politiquement par une normative (*C'est une norme que...*), éthiquement par un sentiment (lié au : *Tu dois*), etc.

42. « La vengeance de la victime donne seule l'autorité de témoigner » (n^o 35). — Le mot autorité est équivoque. La victime n'a pas les moyens du droit pour porter témoignage du tort qu'elle a subi. Si elle-même ou son défenseur « se fait justice », ce ne peut être qu'à l'encontre du droit. Celui-ci réserve l'autorité d'établir le crime, de prononcer le verdict et de déterminer la peine, au tribunal qui a entendu les deux parties s'exprimant dans le même langage, celui du droit. La justice à laquelle la victime en appelle contre la justice du tribunal ne peut pas s'énoncer dans le genre du discours juridique et judiciaire. Or c'est dans ce genre que le droit s'énonce. L'autorité que peut donner la vengeance ne doit donc pas être nommée un droit. La plainte est une demande de réparation d'un

dommage, adressé à un tiers (le juge) par le plaignant (destinateur). Le vengeur est un justicier, la demande (le cri) lui est adressée (destinataire) comme à un juge, elle n'est pas transférable vers un tiers, même pour exécution (idiolecte), sa légitimité ne prête pas à discussion, elle ne se mesure pas distributivement, parce que son référent, le tort, n'est pas connaissable.

43. N'empêche que la vengeance s'autorise de ce que la plainte n'a pas de suite. Comme on ne peut pas obtenir réparation, on crie vengeance. — Cela reste de la psychologie ou de la socio-psychologie. En tout cas, c'est admettre sans examen qu'un principe téléologique régit le passage d'un genre de discours (le cognitif) à l'autre (la phrase d'Idée). Or quelle preuve avons-nous qu'il y a un principe de compensation entre les genres de discours ? Est-ce que l'on peut dire : puisque je n'arrive pas à démontrer ceci, alors il faut que je puisse le raconter ? Pour commencer, le référent n'est pas le même quand la phrase qui le prend en référence n'est pas de la même famille. Le dommage n'est pas le tort, la propriété à démontrer n'est pas l'événement à raconter, j'entends : même s'ils portent le même nom. Et ensuite : pourquoi faudrait-il nécessairement que ce référent fasse l'objet d'une « seconde » phrase ? La seule nécessité est d'enchaîner, sans plus. A l'intérieur d'un genre de discours, les enchaînements obéissent à des règles, qui déterminent des enjeux et des fins. Mais d'un genre à l'autre on ne connaît pas de telles règles ni une fin générale. Un exemple classique est celui de l'enchaînement d'une prescriptive sur une cognitive : de ce qu'un référent est établi comme réel il ne peut pas s'ensuivre qu'on doive dire ou faire quelque chose au sujet de ce référent (Section L'obligation). Inversement, à partir d'une prescriptive, plusieurs sortes de phrases sont possibles. « Nous disons : "L'ordre ordonne ceci", et le faisons ; mais aussi : "L'ordre ordonne ceci : je dois..." ». Nous le transférons tantôt dans une proposition, tantôt dans une démonstration, tantôt dans un acte » (Wittgenstein : *PhU*, § 459). Ou dans une évaluation : l'officier crie *Avanti !* et saute hors de la tranchée, les soldats émus crient *Bravo !* sans bouger.

44. La vengeance n'a pas d'autorité légitime, elle ébranle l'autorité des tribunaux, elle en appelle à des idiomes, à des familles de phrases, à des genres de discours, peu importe, qui en tout cas n'ont pas voix au chapitre. Elle demande la révision des compétences ou l'institution de nouveaux tribunaux. Elle désavoue l'autorité de tout tribunal des phrases qui se présenterait comme leur tribunal suprême unique. On a tort d'appeler « droits de l'homme » ce à quoi la vengeance en appelle contre le droit. *Homme* n'est sûrement pas le nom qui convient à cette instance d'appel, ni *droit* le nom de l'autorité dont elle se prévaut (n° 42). *Droit de l'autre* ne vaudrait guère mieux. *Autorité de l'infini* peut-être, ou *de l'hétérogène*, si ce n'était si éloquent.

45. On s'en remet au « tribunal de l'histoire », Hegel invoque le « tribunal du monde ». Ce ne peuvent être que des symboles, comme le jugement dernier. Dans quel genre de discours, dans quelle famille de phrases le tribunal suprême pourrait-il rendre son jugement sur les prétentions à la validité de toutes les phrases, étant donné que ces prétentions diffèrent selon les familles et les genres auxquels elles se rattachent ? Une réponse commode est dans l'usage de la citation (métalangage), qui fait passer toutes les phrases sous l'unique régime des cognitives. Au lieu de l'ordre : *Ouvrez la porte*, le tribunal a à connaître de la descriptive : *Il a été ordonné d'ouvrir la porte* ; au lieu de la question : *Est-ce du rouge ?*, le tribunal a à connaître de la descriptive : *Il a été demandé si c'est du rouge*, au lieu de la descriptive : *Le mur est blanc*, le tribunal a à connaître de la descriptive : *Il a été déclaré que le mur est blanc*. Après quoi, la question que se pose le tribunal est : A-t-il été effectivement demandé si c'est du rouge, effectivement déclaré que le mur est blanc ? *Effectivement* signifie : est-ce que la phrase citée (ordre, demande, description) présente bien les traits que nous disons (était-ce bien un ordre, etc. ?) ? Est-ce qu'elle a bien eu lieu (fut-ce bien le cas ?) ? Or ces deux questions sont pertinentes quand il s'agit de valider une phrase cognitive (comme : *Ce mur est blanc*). Mais est-ce que nous pouvons valider un ordre comme : *Arrête de chanter*, ou une éva-

LE DIFFÉREND

uation comme : *Que cette aria est belle !* au moyen de ces questions ? La validation de l'ordre semblerait plutôt être que le destinataire cesse de chanter, et celle de l'évaluation que le destinataire partage l'émotion du destinateur (n° 149).

46. La citation fait subir à la phrase une transformation autonymique. La phrase était : *Ouvrez la porte*, elle devient par la citation : *Le /ouvrez la porte/*. On dit qu'elle perd son caractère de phrase actuelle. Mais qu'est-ce que « actuel » ? Il est plus concevable de dire : quand après un ordre on attend l'effectuation de ce qu'il prescrit (plutôt qu'un commentaire ou une évaluation), on peut dire qu'il est « actuel ». Et : la transformation autonymique de l'ordre consiste d'abord à ne pas s'attendre à son effectuation. Les soldats autonymisent le : *Avanti !* du lieutenant qui les entraîne à l'attaque quand ils enchaînent en criant : *Bravo !* Si bien que l'actuel d'une phrase dépendrait du mode d'enchaînement de la phrase suivante. *La séance est levée* n'est une performative actuelle que si les phrases suivantes cessent non seulement de se référer à l'ordre du jour de la séance, mais de situer prioritairement leurs destinataires et leurs destinataires par rapport à la question du sens de ce référent.